Molière

Les Fourberies de Scapin

1671

PERSONNAGES ET ACTEURS[1]

ARGANTE[2], père d'Octave et de Zerbinette	HUBERT.
GÉRONTE, père de Léandre et de Hyacinte	DU CROISY.
OCTAVE, fils d'Argante et amant de Hyacinte	BARON.
LÉANDRE, fils de Géronte et amant de Zerbinette	LA GRANGE.
ZERBINETTE, une Égyptienne, et reconnue fille d'Argante et amante de Léandre	Mlle BEAUVAL.
HYACINTE, fille de Géronte et amante d'Octave	Mlle DE BRIE.
SCAPIN[3], valet de Léandre et fourbe.	MOLIÈRE.
SYLVESTRE, valet d'Octave	LA THORILLIÈRE.
NÉRINE, nourrice de Hyacinte.	
CARLE, fourbe[4].	

La scène est à Naples[5].

1. La liste des acteurs ne nous est connue que par la lettre en vers de Robinet (30 mai 1671) qui ne donne que le nom des premiers rôles. Les différents acteurs ont joué sans masque, même Molière, bien que le Scappino italien en portât un dans la *Commedia del l'Arte ;* 2. Nom provenant d'un personnage du Tasse (*la Jérusalem délivrée*, II, 59) et repris dans *les Femmes savantes* (scène dernière); 3. Le nom de Scapin et son rôle sont d'origine milanaise. Molière avait déjà emprunté le rôle, sous le nom de Mascarille (dans *l'Etourdi*), à une pièce de Beltrame, *l'Inavvertito* (1629). Zerbinette, Nérine, Carle sont aussi des noms tirés de la comédie italienne; 4. « Un ami de Scapin » (édition de 1734); 5. C'est à Naples également que se passe l'action de la pièce de Beltrame.

LES FOURBERIES DE SCAPIN

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE[1] — OCTAVE, SYLVESTRE.

OCTAVE.

Ah! fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux! Dures extrémités où je me vois réduit[2]! Tu viens, Sylvestre, d'apprendre au port que mon père revient?

SYLVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin même?

SYLVESTRE.

Ce matin même.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la résolution de me marier?

SYLVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Avec une fille du seigneur Géronte?

SYLVESTRE.

Du seigneur Géronte.

OCTAVE.

Et que cette fille est mandée[3] de Tarente ici pour cela?

SYLVESTRE.

Oui.

1. La scène est imitée du *Phormio* (I, II) de Térence; mais Molière a supprimé une quantité de détails propres aux mœurs athéniennes, le thème original étant une pièce grecque d'Apollodore. Les personnages d'Octave et Léandre rappellent Antiphon et Phedria. Sylvestre évoque Géta et Dave. Scapin a pour prototype Phormio. Hyacinte correspond à Phanium. Zerbinette remplace une femme anonyme de la pièce romaine. Les deux frères Demiphon et Chrémès sont devenus les deux amis Argante et Géronte; **2.** *Phormio* (v. 57) : « Tu ne vois pas dans quelles transes, dans quel péril nous sommes? » — Rotrou, *la Sœur* (I, I) : « O fatale nouvelle et qui me désespère! »; **3.** *Mander* est employé avec deux sens différents : 1° faire venir; 2° faire savoir (*Dict. Acad.*, 1694).

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle?

SYLVESTRE.

De votre oncle.

OCTAVE.

A qui mon père les a mandées par une lettre?

SYLVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires?

SYLVESTRE.

Toutes nos affaires[1].

OCTAVE.

Ah! parle, si tu veux, et ne te fais point de la sorte arracher les mots de la bouche.

SYLVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage? Vous n'oubliez aucune circonstance, et vous dites les choses tout justement[2] comme elles sont[3].

OCTAVE.

Conseille-moi, du moins, et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SYLVESTRE.

Ma foi, je m'y trouve autant embarrassé que vous, et j'aurais bon besoin que l'on me conseillât moi-même.

OCTAVE.

Je suis assassiné[4] par ce maudit retour.

SYLVESTRE.

Je ne le suis pas moins.

OCTAVE.

Lorsque mon père apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses réprimandes.

1. Noter dans les répliques de Sylvestre le comique par répétition des mots. Il s'explique par la gêne de Sylvestre qui n'entrevoit aucun moyen de tirer son maître d'affaire. La forme de dialogue en écho était très goûtée au XVIIe siècle; **2.** En français moderne, on dirait plutôt : tout juste (déjà employé dans ce sens au XVIIe siècle); **3.** Tout cet exposé de la situation rappelle de très près la première scène du premier acte de *la Sœur*, de Rotrou (1645) dont Molière s'était déjà inspiré pour la première scène du deuxième acte de *Mélicerte* (1666); **4.** « Se dit hyperboliquement pour : importuné beaucoup » (*Dict. Furetière*, 1690). Mot souvent employé par Molière (*l'Avare*, I, 1. *Psyché*, v. 671).

SYLVESTRE.

Les réprimandes ne sont rien, et plût au Ciel que j'en fusse quitte à ce prix! Mais, j'ai bien la mine[1], pour moi, de payer plus cher vos folies, et je vois se former de loin un nuage de coups de bâton qui crèvera sur mes épaules[2].

OCTAVE.

O Ciel! par où sortir de l'embarras où je me trouve?

SYLVESTRE.

C'est à quoi vous deviez songer avant que de vous y jeter.

OCTAVE.

Ah! tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.

SYLVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

OCTAVE.

Que dois-je faire? Quelle résolution prendre? A quel remède recourir[3]?

SCÈNE II[4]. — SCAPIN, OCTAVE, SYLVESTRE.

SCAPIN.

Qu'est-ce, seigneur Octave? qu'avez-vous? qu'y a-t-il? quel désordre est-ce là? Je vous vois tout troublé.

OCTAVE.

Ah! mon pauvre Scapin, je suis perdu, je suis désespéré, je suis le plus infortuné de tous les hommes!

SCAPIN.

Comment?

OCTAVE.

N'as-tu rien appris de ce qui me regarde?

1. « Donner lieu par son air de croire que, faire l'effet de » (*Dict. Acad.*, 1694); 2. Dans *Médecin volant*, Sganarelle dit : « Le nuage est fort épais, et j'ai bien peur que, s'il vient à crever, il ne grêle sur mon dos force coups de bâton. » La même métaphore est reprise dans la scène du sac (III, II *in fine*). On la trouve aussi au v. 342 d'*Amphitryon ;* 3. Remarquer avec quelle habileté Molière a retardé, dans son exposition, tous les détails qui justifient l'inquiétude d'Octave et préparé ainsi l'entrée de Scapin. Térence n'explique l'embarras d'Antiphon que dans la quatrième scène du premier acte. Phormion, le parasite, qui facilitera le dénouement de l'imbroglio, n'apparaît qu'au deuxième acte (sc. II). Mais Géta l'esclave d'Antiphon lui a donné déjà quelques conseils pour tromper et apaiser son père; 4. Scène inspirée en partie de *Phormion* (I, IV).

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon père arrive avec le seigneur Géronte, et ils me[1] veulent marier.

SCAPIN.

Eh bien! qu'y a-t-il là de si funeste?

OCTAVE.

Hélas! tu ne sais pas la cause de mon inquiétude.

SCAPIN.

Non; mais il ne tiendra qu'à vous que je la sache[2] bientôt; et je suis homme consolatif[3], homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE.

Ah! Scapin, si tu pouvais trouver quelque invention, forger quelque machine[4], pour me tirer de la peine où je suis, je croirais t'être redevable de plus que de la vie.

SCAPIN.

A vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du Ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques[5] de ces gentillesses[6] d'esprit, de ces galanteries[7] ingénieuses, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies; et je puis dire sans vanité qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier[8] de ressorts et d'intrigues[9], qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi, le mérite est trop maltraité aujourd'hui, et j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin[10] d'une affaire qui m'arriva.

1. Au XVIIe siècle, au lieu d'intercaler, comme de nos jours, le pronom personnel complément d'objet direct entre l'auxiliaire et l'infinitif, on le mettait plus volontiers avant l'auxiliaire (syntaxe de Haase); 2. L'emploi du verbe *tenir* sous la forme impersonnelle négative entraîne une négation dans la phrase complétive. Mais au XVIIe siècle et aujourd'hui même, dans le langage courant, la négation est assez souvent oubliée; 3. Mot de la langue populaire (Hémon): apte à consoler; — s'appliquait à des noms de choses; 4. Ruse, expédient; « intrigues, machinations » (*Dict. Richelet*, 1680). Même sens dans La Fontaine (*Fables*, X, II, 16); 5. Inventions, fabrications; 6. « Jolie bagatelle; chose sans importance, mais non sans agrément, en parlant de tours d'adresse, de traits d'esprit, etc. » (*Dict. Acad.*, 1694); 7. « Se dit parfois ironiquement des actions d'une fourberie adroite » (*Dict. Furetière*, 1690). Cf. la tirade de Valère (*l'Avare*, II, I *in fine*), et aussi tout le rôle de Mascarille dans *l'Etourdi*. « *Vivat Mascarillus fourbum imperator !* » (II, XI); 8. « Artiste, maître; se dit aussi de ceux qui font des ouvrages d'esprit » (*Dict. Acad.*, 1694); 9. *Ressorts :* « Machinations ». *Intrigues :* « Combinaisons habiles » (*Dict. Furetière*, 1690); 10. « Mauvaise humeur » (*Dict. Acad.*, 1694). Ici, plutôt : gros ennui

OCTAVE.

Comment? Quelle affaire, Scapin?

SCAPIN.

Une aventure où je me brouillai avec la justice.

OCTAVE.

La justice!

SCAPIN.

Oui, nous eûmes un petit démêlé ensemble.

SYLVESTRE.

Toi et la justice?

SCAPIN.

Oui, Elle en usa fort mal avec moi, et je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle, que je résolus de ne plus rien faire. Baste![1] Ne laissez pas de me conter votre aventure.

OCTAVE.

Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Géronte et mon père s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés.

SCAPIN.

Je sais cela.

OCTAVE.

Et que Léandre et moi nous fûmes laissés par nos pères, moi sous la conduite de Sylvestre, et Léandre sous ta direction.

SCAPIN.

Oui[2]. Je me suis fort bien acquitté de ma charge[3].

OCTAVE.

Quelque temps après, Léandre fit rencontre d'une jeune Égyptienne[4] dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je sais cela encore.

1. Troisième personne du subjonctif présent du vieux verbe « *baster* : suffire », d'origine italienne (*Dict. Richelet*, 1680); 2. Le récit passionné d'Octave à Scapin est tiré du *Phormio* (I, II, 65-136) où Géta, pédagogue des deux jeunes gens, raconte toute l'histoire à son camarade Dave; 3. Il y a évidemment de l'ironie dans cette assertion de Scapin, étant donné les événements rapportés par Octave; 4. Pour Molière, les Égyptiens sont des vagabonds diseurs de bonne aventure. Voir la tirade de Zerbinette (III, III).

OCTAVE.

Comme nous sommes grands amis, il me fit aussitôt confidence de son amour et me mena voir cette fille, que je trouvai belle à la vérité, mais non pas tant qu'il voulait que je la trouvasse. Il ne m'entretenait que d'elle chaque jour, m'exagérait à tous moments sa beauté et sa grâce, me louait son esprit et me parlait avec transport des charmes de son entretien, dont il me rapportait jusqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçait toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querellait quelquefois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il me venait de dire, et me blâmait sans cesse de l'indifférence où j'étais pour les feux[1] de l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnais pour aller chez les gens qui gardent l'objet[2] de ses vœux, nous entendîmes dans une petite maison d'une rue écartée quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est. Une femme nous dit en soupirant que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable[3] en des personnes étrangères, et qu'à moins d'être insensibles, nous en serions touchés.

SCAPIN.

Où est-ce que cela nous mène?

OCTAVE.

La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'était. Nous entrons dans une salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisait des regrets[4], et d'une jeune fille toute fondante[5] en larmes, la plus belle et la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

1. « Se dit poétiquement pour signifier la passion de l'amour » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** « Se dit poétiquement des belles personnes qui donnent de l'amour » (*Dict. Acad.*, 1694); **3.** « 1° enclin à la pitié; 2° qui excite à la pitié » (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** Outre ses sens et emplois divers, le verbe faire « se joint avec divers substantifs avec lesquels il forme des phrases qui peuvent se résoudre par les verbes qui répondent à ces substantifs » (*Dict. Acad.*, 1694). Ici donc : regretter, exprimer des regrets; **5.** L'emploi de l'adjectif verbal se justifie : 1° parce qu'il est précédé d'un adverbe, euphoniquement mis au féminin; 2° parce qu'il exprime un état durable. Si l'on considère *fondante* comme participe présent, il faut voir ici un archaïsme d'accord du participe très fréquent au XVIIe siècle.

SCAPIN.

Ah! ah!

OCTAVE.

Une autre aurait paru effroyable en l'état où elle était, car elle n'avait pour habillement qu'une méchante petite jupe, avec des brassières[1] de nuit qui étaient de simple futaine[2], et sa coiffure était une cornette[3] jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissait tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules; et cependant, faite comme cela, elle brillait de mille attraits, et ce n'était qu'agréments et que charmes que toute sa personne[4].

SCAPIN.

Je sens venir les choses.

OCTAVE.

Si tu l'avais vue, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurais trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh! je n'en doute point; et, sans l'avoir vue, je vois bien qu'elle était tout à fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'étaient point de ces larmes désagréables qui défigurent un visage : elle avait, à pleurer, une grâce touchante, et sa douleur était la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je vois tout cela.

OCTAVE.

Elle faisait fondre chacun en larmes en se jetant amoureusement sur le corps de cette mourante, qu'elle appelait sa chère mère, et il n'y avait personne qui n'eût l'âme percée de voir un si bon naturel[5].

SCAPIN.

En effet, cela est touchant, et je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

1. « Petite chemisette qui sert à couvrir les bras et le haut du corps. S'emploie toujours au pluriel » (*Dict. Furetière*, 1690); 2. (Étymologie : *Fostât*, faubourg du Caire), étoffe croisée à chaîne de fil et à trame de coton; 3. « Coiffe ou linge que les femmes mettent sur la tête, la nuit ou au déshabillé » (*Dict. Furetière*, 1690); 4. Traduction libre d'une description identique dans *Phormio* (I, II, 104-108); 5. Cf., *ibid.*, v. 95-100.

OCTAVE.

Ah! Scapin, un barbare l'aurait aimée.

SCAPIN.

Assurément. Le moyen de s'en empêcher!

OCTAVE.

Après quelques paroles dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là et, demandant à Léandre ce qui lui semblait de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvait assez jolie[1]. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parlait, et je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avaient fait sur mon âme.

SYLVESTRE.

Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain[2]. Laissez-le-moi finir en deux mots. Son cœur[3] prend feu dès ce moment. Il ne saurait plus vivre qu'il[4] n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejetées de[5] la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mère : voilà mon homme au désespoir. Il presse, supplie, conjure : point d'affaire[6]. On lui dit que la fille, quoique sans bien et sans appui, est de famille honnête et qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites[7]; voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte[8] dans sa tête, agite, raisonne[9], balance, prend sa résolution : le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entends.

SYLVESTRE.

Maintenant, mets avec cela le retour imprévu du père,

1. *Id., ibid.*, v. 109-110; 2. Même mouvement de scène dans Rotrou (*la Sœur*, I, IV). Ergaste son maître :

Si de ce long récit vous n'abrégez le cours
Le jour achèvera plus tôt que ce discours.
Laissez-le moi finir avec une parole.

3. (A Scapin) Son cœur... (éd., 1734); 4. Sans que; 5. Substitution fréquente au XVIIe siècle de la préposition *de* à la préposition *par*, après un verbe passif; 6. Rien à faire, peine perdue; 7. La phrase semble incorrecte, le sujet de la principale : *on*, étant différent du sujet non exprimé de la proposition subordonnée. Tour fréquent au XVIIe siècle; 8. « Être irrésolu, incertain quel parti on doit choisir » (*Dict. Furetière*, 1690). Cf. *Psyché* (v. 347); 9. *Phormio* (I, II, 117) : « Notre amoureux de ne savoir que faire : l'épouser, il le voudrait bien, mais il redoutait son père absent ».

qu'on n'attendait que dans deux mois; la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de lui[1] avec la fille que le seigneur Géronte a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE.

Et, par-dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne et l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.

SCAPIN.

Est-ce là tout? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle! C'est bien là de quoi se tant alarmer! N'as-tu point de honte, toi[2], de demeurer court à si peu de chose? Que diable! te voilà grand et gros comme père et mère, et tu ne saurais trouver dans ta tête, forger dans ton esprit, quelque ruse galante[3], quelque honnête petit stratagème, pour ajuster[4] vos affaires? Fi! Peste soit du butor! Je voudrais bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper : je les aurais joués tous deux par-dessous la jambe[5], et je n'étais pas plus grand que cela[6] que je me signalais déjà par cent tours d'adresse jolis[7].

SYLVESTRE.

J'avoue que le Ciel ne m'a pas donné tes talents, et que je n'ai pas l'esprit, comme toi, de me brouiller avec la justice.

OCTAVE.

Voici mon aimable Hyacinte.

SCÈNE III. — HYACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE.

HYACINTE.

Ah! Octave, est-il vrai ce que Sylvestre vient de dire[8] à Nérine, que votre père est de retour et qu'il veut vous marier?

1. Il y a ici naturellement un geste de Sylvestre indiquant Octave. La scène entière est à la fois imitée du *Phormio* et de *la Sœur ;* **2.** Scapin s'adresse à Sylvestre; **3.** Fine et spirituelle; **4.** « Arranger » (*Dict. Acad.*, 1694); **5.** « Sans peine » (Littré); **6.** Encore un geste. Cf. *l'Ecole des femmes* (v. 258), *le Bourgeois gentilhomme* (IV, III); **7.** Ce mot, à la mode à l'époque, « se mettait à tout pour désigner l'aisance et le brio »; **8.** Inversion de la langue de la conversation.

OCTAVE.

Oui, belle Hyacinte, et ces nouvelles m'ont donné une atteinte[1] cruelle. Mais que vois-je? vous pleurez? Pourquoi ces larmes? Me soupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité, et n'êtes-vous pas assurée de l'amour que j'ai pour vous?

HYACINTE.

Oui, Octave, je suis sûre que vous m'aimez, mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours.

OCTAVE.

Eh! peut-on vous aimer qu'on ne vous aime toute sa vie?

HYACINTE.

J'ai ouï dire, Octave, que votre sexe aime moins longtemps que le nôtre, et que les ardeurs que les hommes font voir sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent

OCTAVE.

Ah! ma chère Hyacinte, mon cœur n'est donc pas fait comme celui des hommes, et je sens bien, pour moi, que je vous aimerai jusqu'au tombeau.

HYACINTE.

Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, et je ne doute point que vos paroles ne soient sincères; mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre cœur les tendres sentiments que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un père qui veut vous marier à une autre personne, et je suis sûre que je mourrai si ce malheur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hyacinte, il n'y a point de père qui puisse me contraindre à vous manquer de foi, et je me résoudrai à quitter mon pays, et le jour[2] même, s'il est besoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, sans l'avoir vue, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine, et, sans être cruel, je souhaiterais que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hyacinte, car vos larmes tuent, et je ne les puis voir sans me sentir percer le cœur[3].

1. Coup. Au figuré : « Blessure morale » (*Dict. Furetière*, 1690); 2. *Le jour :* la vie; 3. Les images hyperboliques employées par les deux amoureux (les ardeurs, les feux, les larmes qui tuent, etc...) sont du jargon précieux passé dans la langue courante.

HYACINTE.

Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes larmes, et j'attendrai d'un œil constant[1], ce qu'il plaira au Ciel de résoudre de moi.

OCTAVE.

Le Ciel nous sera favorable.

HYACINTE.

Il ne saurait m'être contraire, si vous m'êtes fidèle.

OCTAVE.

Je le serai assurément.

HYACINTE.

Je serai donc heureuse.

SCAPIN.

Elle n'est pas tant sotte, ma foi, et je la trouve assez passable[2].

OCTAVE.

Voici un homme qui pourrait bien, s'il le voulait, nous être dans tous nos besoins d'un secours merveilleux.

SCAPIN.

J'ai fait de grands serments de ne me mêler plus du monde, mais, si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être...

OCTAVE.

Ah! s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque[3].

SCAPIN, *à Hyacinte.*

Et vous, ne me dites-vous rien?

HYACINTE.

Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui vous est le plus cher au monde, de vouloir servir notre amour.

1. On attendait plutôt « d'un cœur constant ». L'image, assez inattendue, est probablement amenée par les premières paroles d'Octave : « Vous pleurez? Pourquoi ces larmes? »; 2. Scapin prend le ton d'un homme supérieur pour juger Hyacinte et, dès la réplique suivante, il paraît condescendre à mettre son esprit fidèle au service des amoureux. L'édition de 1734 porte : Scapin (à part); 3. Noter la progression des protestations de reconnaissance d'Octave et d'Hyacinte à Scapin.

SCAPIN.

Il faut se laisser vaincre et avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Crois que...

SCAPIN.

Chut! (*A Hyacinte.*) Allez-vous-en, vous, et soyez en repos. (*A Octave*). Et vous, préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre père[1].

OCTAVE.

Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance, et j'ai une timidité naturelle que je ne saurais vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paraître ferme au premier choc, de peur que, sur votre faiblesse, il ne prenne le pied[2] de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous composer par étude[3]. Un peu de hardiesse, et songez à répondre résolument sur tout ce qu'il pourra vous dire.

OCTAVE.

Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

Là, essayons un peu pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, et voyons si vous ferez bien. Allons. La mine résolue, la tête haute, les regards assurés[4].

OCTAVE.

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainsi?

SCAPIN.

Bon! Imaginez-vous que je suis votre père qui arrive,

1. Souvenir de la conversation de Géta et d'Antiphon. *Phormio* (I, IV, 210-215), mais Antiphon fuira dès l'arrivée de son père Demiphon; 2. *Prendre le pied de :* trouver un point d'appui pour; 3. « Régler son attitude pour l'accommoder à l'état où l'on veut paraître » (*Dict. Acad.*, 1694). La leçon de maintien de Scapin à Octave est une première esquisse des leçons de danse, d'escrime et d'orthographe que se fait donner M. Jourdain. Certaines éditions suppriment la ponctuation avant : *un peu de... ;* 4. Le langage de Scapin ressemble à celui d'un vétéran instruisant une recrue. Toute cette partie de la scène est tirée de *Phormio* (I, IV, 209-213).

et répondez-moi fermement, comme si c'était à lui-même. « Comment! pendard, vaurien, infâme, fils indigne d'un père comme moi[1], oses-tu bien paraître devant mes yeux après tes bons déportements[2], après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence? Est-ce là le fruit de mes soins, maraud, est-ce là le fruit de mes soins? le respect qui m'est dû? le respect que tu me conserves? » Allons donc! « Tu as l'insolence, fripon, de t'engager sans le consentement de ton père, de contracter un mariage clandestin? Réponds-moi, coquin, réponds-moi! Voyons un peu tes belles raisons[3]! » Oh! que diable! vous demeurez interdit?

OCTAVE.

C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends.

SCAPIN.

Eh! oui! C'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent[4].

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de résolution, et je répondrai fermement.

SCAPIN.

Assurément?

OCTAVE.

Assurément.

SYLVESTRE.

Voilà votre père qui vient.

OCTAVE.

O Ciel! je suis perdu[5]!

SCAPIN.

Holà! Octave, demeurez, Octave! Le voilà enfui[6]! Quelle pauvre espèce[7] d'homme! Ne laissons[8] pas d'attendre le vieillard.

1. Probablement souvenir du *Menteur* de Corneille; **2.** « Conduite et manière de vivre (en bonne ou en mauvaise part) » (*Dict. Furetière*, 1690). Même sens acte II, sc. I et *Misanthrope* (v. 903); **3.** Les répétitions sont l'indice de la colère feinte par Scapin; **4.** « Qui ne nuit point, qui n'est point malfaisant » (*Dict. Acad.*, 1694). Naïf et sans défense; **5.** Il s'enfuit (édition de 1682); **6.** Participe passé au sens neutre, d'un verbe toujours réfléchi; **7.** « Sorte, se dit des choses et des personnes singulières » (*Dict. Furetière*, 1690). **8.** *Ne pas laisser de* : « ne pas cesser de, ne pas s'abstenir de » (*Dict. Acad.*, 1694).

SYLVESTRE.

Que lui dirai-je?

SCAPIN.

Laisse-moi dire, moi, et ne fais que me suivre[1].

SCÈNE IV. — ARGANTE, SCAPIN, SYLVESTRE.

ARGANTE, *se croyant seul.*

A-t-on jamais oui parler d'une action pareille à celle-là?

SCAPIN.

Il a déjà appris l'affaire[2], et elle lui tient si fort en tête que tout seul il en parle haut

ARGANTE, *se croyant seul.*

Voilà une témérité bien grande!

SCAPIN.

Écoutons-le un peu.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Je voudrais savoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage.

SCAPIN.

Nous y avons songé[3].

ARGANTE, *se croyant seul.*

Tâcheront-ils de me nier la chose?

SCAPIN.

Non, nous n'y pensons pas.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Ou s'ils entreprendront de l'excuser[4]?

SCAPIN.

Celui-là[5] se pourra faire

1. Toute la fin de la scène provient du *Phormio* (I, IV, 199-218), mais Molière y a ajouté la prosopopée des reproches paternels, mimée par Scapin qui, à la scène suivante, rappellera devant Argante la semonce qu'il a adressée à Octave; **2.** Par l'oncle dont il a été question au début de la scène première et à la fin du récit de Sylvestre (sc. II); **3.** *Phormio* (II, I, 234-235).

DEMIPHON.

« Que me diront-ils? quelle excuse trouveront-ils? je me le demande.

GÉTA.

C'est déjà fait; ne t'inquiète pas ».

4. Mélange de la construction indirecte et de la construction directe dans l'interrogation double; usage fréquent jusqu'à nos jours; **5.** Au sens neutre : cela. On trouve aussi, dans cet emploi, la forme *celle-là*. Ces formes sont du style familier.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air[1] ?

SCAPIN.

Peut-être.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN.

Nous allons voir.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Ils ne m'en donneront point à garder[2].

SCAPIN.

Ne jurons de rien.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Je saurai mettre mon pendard de fils en lieu de sûreté[3]

SCAPIN.

Nous y pourvoirons.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Et, pour le coquin de Sylvestre, je le rouerai de coups

SYLVESTRE.

J'étais bien étonné, s'il m'oubliait[4].

ARGANTE, *apercevant Sylvestre.*

Ah! ah! vous voilà donc, sage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens[5]!

SCAPIN.

Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE.

Bonjour, Scapin. (*A Sylvestre.*) Vous avez suivi mes ordres vraiment d'une belle manière, et mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence!

1. On trouve souvent chez Plaute et Térence l'emploi de ce procédé comique. Cf. *Amphitryon* (scène entre Sosie et Mercure). Molière s'inspire ici de *Phormio* (II, I, 231-238); 2. « En faire accroire à quelqu'un, le tromper » (*Dict. Acad.*, 1694); 3. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, un père pouvait faire mettre son fils en prison pour une simple désobéissance. L'exemple de Mirabeau est un des plus connus; 4. *Phormio* (II, I, 233-234) : « Ah Géta! beau donneur de conseils! — Enfin c'est mon tour! »; 5. *Phormio* (II, I, 286-288) : « Ah! bonjour, excellent précepteur, appui de ma maison, à qui j'ai confié mon fils en partant d'ici ».

SCAPIN.

Vous vous portez bien, à ce que je vois[1] ?

ARGANTE.

Assez bien. (*A Sylvestre.*) Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot !

SCAPIN.

Votre voyage a-t-il été bon ?

ARGANTE.

Mon Dieu, fort bon. Laisse-moi un peu quereller en repos !

SCAPIN.

Vous voulez quereller[2] ?

ARGANTE.

Oui, je veux quereller.

SCAPIN.

Et qui, Monsieur ?

ARGANTE[3].

Ce maraud-là.

SCAPIN.

Pourquoi ?

ARGANTE.

Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'est passé dans mon absence ?

SCAPIN.

J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.

ARGANTE.

Comment, quelque petite chose ! Une action de cette nature ?

SCAPIN.

Vous avez quelque raison[4]...

ARGANTE.

Une hardiesse pareille à celle-là ?

SCAPIN.

Cela est vrai.

1. Il s'agit, pour Scapin, en détournant l'attention d'Argante, de détourner aussi sa colère. Aussi interrompra-t-il continuellement les invectives d'Argante; 2. Souvent employé par Molière sans complément : faire une querelle; 3. Argante, montrant Sylvestre (édition de 1734) 4. Le procédé de l'atténuation, qui est une forme de l'humour, produit un effet comique.

ARGANTE.

Un fils qui se marie sans le consentement de son père?

SCAPIN.

Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serais d'avis que vous ne fissiez point de bruit[1].

ARGANTE.

Je ne suis pas de cet avis et je veux faire du bruit, tout mon soûl[2]. Quoi! tu ne trouves pas que j'aie tous les sujets du monde d'être en colère?

SCAPIN.

Si fait! j'y[3] ai d'abord été, moi, lorsque j'ai su la chose, et je me suis intéressé pour vous jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, et comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardait à un père dont il devait[4] baiser les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce serait vous-même. Mais quoi! je me suis rendu à la raison et j'ai considéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on[5] pourrait croire.

ARGANTE.

Que me viens-tu conter? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc[6] avec une inconnue?

SCAPIN.

Que voulez-vous? Il a été poussé par sa destinée.

ARGANTE.

Ah! ah! voici une raison la plus belle du monde! On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, et dire pour excuse qu'on y a été poussé par sa destinée.

SCAPIN.

Mon Dieu, vous prenez mes paroles trop en philosophe[7].

1. Scapin paraît ici vouloir veiller à l'intérêt du vieillard et éviter le scandale, en faisant entendre à Argante qu'il y a des faits qu'il ignore; **2.** « Rassasié : 1° de nourriture; 2° de vin; 3° se dit aussi de ce qui rassasie l'esprit » (*Dict. Furetière*, 1690); **3.** *Y* est adverbe de lieu et représente : en colère; **4.** Le texte de 1682 donne : dont il devrait. L'imparfait, substitut du conditionnel passé, nous semble préférable. C'est d'ailleurs la première leçon de Molière. Dans la phrase suivante le présent de l'indicatif, remplaçant un temps au passé, offre, pour plus de vivacité, l'action comme se déroulant actuellement sous les yeux d'Argante. **5.** En usant de l'impersonnel, Scapin donne à son assertion un sens plus général; **6.** Expression venant du tir à la cible : du premier coup, sans hésitation; **7.** Expression un peu moqueuse; un philosophe n'exagère pas forcément. Le *Dictionnaire Richelet* (1680) déclare que ce mot employé par Molière avec le sens de : « Qui fait de la philosophie, et s'en autorise pour distinguer tout ce qui ne relève pas de l'esprit », est un peu méprisant.

Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoi s'y engageait-il?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous? Les jeunes gens sont jeunes, et n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudrait pour ne rien faire que de raisonnable : témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire, de son côté, pis encore que votre fils. Je voudrais bien savoir si vous-même n'avez pas été jeune, et n'avez pas dans votre temps, fait des fredaines comme les autres[1].

ARGANTE.

Cela est vrai, j'en demeure d'accord; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie[2] et je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fît? Il voit une jeune personne qui lui veut du bien (car il tient cela de vous[3], d'être aimé de toutes les femmes). Il la trouve charmante. Il lui rend des visites, lui conte des douceurs, soupire galamment, fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle par ses parents, qui, la force[4] à la main, le contraignent de l'épouser[5].

SYLVESTRE, *à part.*

L'habile fourbe que voilà!

SCAPIN.

Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer? Il vaut mieux encore être marié qu'être mort.

ARGANTE.

On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

1. Constater comme le bref discours de Scapin est habile et atténue la faute d'Octave; **2.** Le mot est pris ici en bonne part : qualité d'un homme empressé à s'amuser, sans nuance défavorable; **3.** Nouvel argument en faveur d'Octave; **4.** Une arme à la main; **5.** On a souvent affirmé que *le Menteur* de Corneille (1644) avait initié Molière à la vraie comédie. Voir à ce propos la confession de Dorante à son père Géronte (II, v *in fine*). Le récit est d'ailleurs tiré du *Phormio* (I, I, 80-136). Mais Scapin est moins éloquent que Géta.

SCAPIN.

Demandez-lui plutôt[1]. Il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE[2].

C'est par force qu'il a été marié ?

SYLVESTRE.

Oui, Monsieur.

SCAPIN.

Voudrais-je vous mentir ?

ARGANTE.

Il devait donc aller tout aussitôt protester de violence chez un notaire[3].

SCAPIN.

C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE.

Cela m'aurait donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN.

Rompre ce mariage ?

ARGANTE.

Oui.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point.

ARGANTE.

Je ne le romprai point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Quoi ! je n'aurai pas pour moi les droits de père et la raison[4] de la violence qu'on a faite à mon fils ?

SCAPIN.

C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord ?

1. Scapin, montrant Sylvestre (édition de 1734). Noter l'omission du pronom neutre : *le*, fréquente alors dans le langage ordinaire ; 2. Argante à Sylvestre (édition de 1734) ; 3. Le notaire, au XVIIe siècle, tient souvent le rôle d'un avoué de notre temps, 4. On dirait à notre époque : avoir raison ; « satisfaction pour une offense » (*Dict. Furetière*, 1690). C'est évidemment la présence de l'article dans : *les droits d'un père*, qui a entraîné l'emploi du second article.

SCAPIN.

Non.

ARGANTE[1].

Mon fils ?

SCAPIN.

Votre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, et que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses ? Il n'a garde d'aller avouer cela. Ce serait se faire tort, et se montrer indigne d'un père comme vous.

ARGANTE.

Je me moque de cela.

SCAPIN.

Il faut, pour son honneur et pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE.

Et je veux, moi, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN.

Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE.

Je l'y forcerai bien.

SCAPIN.

Il ne le fera pas, vous dis-je[2].

ARGANTE.

Il le fera, ou je le déshériterai.

SCAPIN.

Vous ?

ARGANTE.

Moi.

SCAPIN.

Bon !

1. Noter, à nouveau, l'emploi des phrases brèves qui donnent beaucoup de rapidité et d'entrain à la scène. Noter aussi la progression des arguments donnés par Scapin pour désarmer complètement Argante; 2. Dans *le Malade imaginaire* (I, v) la servante Toinette, prenant le parti d'Angélique, engage avec Argan une discussion analogue qui se termine d'ailleurs par la même phrase dite par Toinette : « Et moi, je la déshériterai si elle vous obéit. » Dans *le Tartuffe* (II, II), Dorine parle comme Toinette, Orgon comme Argan. Le dialogue est le même; la situation est un peu différente, modifiée par des caractères différents. Quand Molière a reconnu la valeur comique d'un procédé théâtral, il sait y revenir quand il lui semble bon.

ARGANTE.

Comment, bon!

SCAPIN.

Vous ne le déshériterez point.

ARGANTE.

Je ne le déshériterai point?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Non?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Ouais! voici qui est plaisant. Je ne déshériterai point mon fils?

SCAPIN.

Non, vous dis-je.

ARGANTE.

Qui m'en empêchera?

SCAPIN.

Vous-même.

ARGANTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGANTE.

Je l'aurai.

SCAPIN.

Vous vous moquez!

ARGANTE.

Je ne me moque point.

SCAPIN.

La tendresse paternelle fera son office.

ARGANTE.

Elle ne fera rien.

SCAPIN.

Oui, oui.

ARGANTE.

Je vous dis que cela sera.

SCAPIN.

Bagatelles!

ARGANTE.

Il ne faut point dire : Bagatelles.

SCAPIN.

Mon Dieu, je vous connais, vous êtes bon naturellement[1].

ARGANTE.

Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux. Finissons ce discours qui m'échauffe la bile[2]. Va-t'en, pendard[3], va-t'en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le seigneur Géronte pour lui conter ma disgrâce.

SCAPIN.

Monsieur, si je vous puis être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

Je vous remercie. Ah! pourquoi faut-il qu'il soit fils unique! Et que n'ai-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière[4]!

SCÈNE V. — SCAPIN, SYLVESTRE.

SYLVESTRE.

J'avoue que tu es un grand homme, et voilà l'affaire en bon train, mais l'argent, d'autre part, nous presse[5] pour notre subsistance, et nous avons de tous côtés des gens qui aboient après nous.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé[6], pour jouer un personnage dont j'ai besoin. Attends. Tiens-toi

1. Argument que fait valoir aussi Toinette dans *le Malade imaginaire*. Les éditeurs de 1682 ont retranché tout ce dialogue, qui existe dans l'édition originale de 1671; **2.** « L'une des quatre humeurs du corps humain (flegme, sang, mélancolie), il signifie au figuré la colère » (*Dict. Acad.*, 1694); **3.** En s'adressant à Sylvestre (édition de 1734). Remarquer que c'est Sylvestre qui encourt les invectives d'Argante, échauffé par Scapin; **4.** Cette allusion permet de préparer la scène VII de l'acte III où Argante retrouvera sa fille en Zerbinette; **5.** Le besoin d'argent nous presse; **6.** En qui nous puissions avoir pleine confiance.

un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi sur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théâtre[1]. Voilà qui est bien. Suis-moi. J'ai les secrets pour déguiser ton visage et ta voix.

SYLVESTRE.

Je te conjure de ne m'aller point brouiller avec la justice.

SCAPIN.

Va, va, nous partagerons les périls en frères; et, trois ans de galères de plus ou de moins ne sont pas pour arrêter un noble cœur.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE. — GÉRONTE, ARGANTE.

GÉRONTE.

Oui, sans doute, par le temps qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui; et un matelot qui vient de Tarente m'a assuré qu'il avait vu mon homme qui était près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choses mal disposées à ce que nous nous proposions, et ce que vous venez de m'apprendre de votre fils rompt étrangement les mesures que nous avions prises ensemble.

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine; je vous réponds de renverser tout cet obstacle, et j'y travaille de ce pas.

GÉRONTE.

Ma foi, seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise? l'éducation des enfants est une chose à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE.

Sans doute. A quel propos cela?

1. Dans *l'Impromptu de Versailles* (1663) Molière a donné la description d'un roi de théâtre. « Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre, un roi, morbleu! qui soit entripaillé comme il faut; un roi d'une vaste circonférence et qui puisse remplir un trône de la belle manière. La belle chose qu'un roi d'une taille galante! ».

GÉRONTE.

A propos de ce que les mauvais déportements des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs pères leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive parfois. Mais que voulez-vous dire par là?

GÉRONTE.

Ce que je veux dire par là?

ARGANTE.

Oui.

GÉRONTE.

Que, si vous aviez, en brave père, bien morigéné[1] votre fils, il ne vous aurait pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort bien. De sorte donc que vous avez bien morigéné le vôtre?

GÉRONTE.

Sans doute, et je serais bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE.

Et si ce fils que vous avez, en brave père, si bien morigéné, avait fait pis encore que le mien, eh?

GÉRONTE.

Comment?

ARGANTE.

Comment?

GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ARGANTE.

Cela veut dire, seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres, et que ceux qui veulent gloser doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GÉRONTE.

Je n'entends point cette énigme.

1. *Morigéner* (écrit assez souvent : *moriginer*) : « Instruire aux bonnes mœurs » (*Dict. Furetière*, 1690). La discussion commencée entre les deux pères rappelle l'*Heautontimorouménos* de Térence. La forme « moriginer » se trouve dans *les Amants magnifiques* (V, 1).

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GÉRONTE.

Est-ce que vous auriez ouï dire quelque chose de mon fils ?

ARGANTE.

Cela se peut faire.

GÉRONTE.

Et quoi encore ?

ARGANTE.

Votre Scapin, dans mon dépit[1], ne m'a dit la chose qu'en gros, et vous pourrez, de lui ou de quelque autre, être instruit du détail. Pour moi, je vais vite consulter un avocat, et aviser des biais[2] que j'ai à prendre. Jusqu'au revoir.

SCÈNE II. — LÉANDRE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Que pourrait-ce être que cette affaire-ci ? Pis encore que le sien ! Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis, et je trouve que se marier sans le consentement de son père est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer. Ah ! vous voilà !

LÉANDRE, *en courant à lui pour l'embrasser.*

Ah ! mon père, que j'ai de joie de vous voir de retour !

GÉRONTE, *refusant de l'embrasser.*

Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LÉANDRE.

Souffrez que je vous embrasse, et que...

GÉRONTE, *le repoussant encore.*

Doucement, vous dis-je.

LÉANDRE.

Quoi ! Vous me refusez, mon père, de vous exprimer mon transport par mes embrassements ?

GÉRONTE.

Oui. Nous avons quelque chose à démêler ensemble.

1. Dans le dépit où il me voyait ; 2. *Aviser* s'emploie avec *à* ou avec *de* sans différence de sens. Cf. *l'Etourdi* (IV, I, 1292-1293 ; IV, VI, 1642).

LÉANDRE.

Et quoi?

GÉRONTE.

Tenez-vous, que je vous voie[1] en face.

LÉANDRE.

Comment?

GÉRONTE.

Regardez-moi entre deux yeux.

LÉANDRE.

Hé bien?

GÉRONTE.

Qu'est-ce donc qu'il s'est passé ici?

LÉANDRE.

Ce qui s'est passé?

GÉRONTE.

Oui. Qu'avez-vous fait dans mon absence[2]?

LÉANDRE.

Que voulez-vous, mon père, que j'aie fait?

GÉRONTE.

Ce n'est pas moi qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait.

LÉANDRE.

Moi? je n'ai fait aucune chose dont vous ayez lieu de vous plaindre.

GÉRONTE.

Aucune chose?

LÉANDRE.

Non.

GÉRONTE.

Vous êtes bien résolu.

LÉANDRE.

C'est que je suis sûr de mon innocence.

GÉRONTE.

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

1. Regarde; 2. *Dans :* pendant. Molière emploie indifféremment les deux prépositions que l'on trouve dans la même expression dans la même scène (I, IV).

LÉANDRE.

Scapin!

GÉRONTE.

Ah! ah! ce mot vous fait rougir.

LÉANDRE.

Il vous a dit quelque chose de moi?

GÉRONTE.

Ce lieu n'est pas tout à fait propre à vider cette affaire, et nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au logis. J'y vais revenir tout à l'heure. Ah! traître, s'il faut que tu me déshonores, je te renonce[1] pour mon fils, et tu peux bien pour jamais te résoudre à fuir de ma présence.

SCÈNE III. — OCTAVE, SCAPIN, LÉANDRE.

LÉANDRE, *seul.*

Me trahir de cette manière! Un coquin qui doit par cent raisons être le premier à cacher les choses que je lui confie, est le premier à les aller découvrir à mon père! Ah! je jure[2] le Ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie.

OCTAVE.

Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins! Que tu es un homme admirable! et que le Ciel m'est favorable de t'envoyer à mon secours!

LÉANDRE.

Ah! ah! vous voilà. Je suis ravi de vous trouver, Monsieur le coquin[3].

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

LÉANDRE, *mettant l'épée à la main.*

Vous faites le méchant plaisant[4]? Ah! je vous apprendrai...

SCAPIN, *se mettant à genoux.*

Monsieur!

1. Je te renie; 2. L'emploi de *jurer* avec un complément direct et avec le sens de « prendre à témoin par serment » se trouve aussi dans *le Dom Juan* (III, IV) et date du XVIe siècle; 3. Noter le procédé d'antithèse qui fait jaillir le comique de la situation; 4. « Qui ne vaut rien dans son genre » (*Dict. Acad.*, 1694).

OCTAVE, *se mettant entre eux pour empêcher Léandre de le frapper.*

Ah! Léandre!

LÉANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN.

Eh! Monsieur!

OCTAVE, *le retenant.*

De grâce!

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.*

Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point!

SCAPIN.

Monsieur, que vous ai-je fait?

LÉANDRE, *voulant le frapper*[1].

Ce que tu m'as fait, traître?

OCTAVE, *le retenant.*

Eh! doucement!

LÉANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même tout à l'heure la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sais le trait que tu m'as joué[2], on vient de me l'apprendre, et tu ne croyais pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah! Monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là[3]?

LÉANDRE.

Parle donc.

SCAPIN.

Je vous ai fait quelque chose, Monsieur?

1. Nous sommes ici tout à fait dans une scène de guignol, ou dans une scène de Tabarin; 2. Métaphore assez incohérente, mais dont le sens est clair; 3. Scapin, évitant de se compromettre et ayant beaucoup de choses à se reprocher, veut retarder sa confession, en faisant appel aux sentiments de Léandre.

LÉANDRE.

Oui, coquin, et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN.

Je vous assure que je l'ignore.

LÉANDRE, *s'avancant pour le frapper.*

Tu l'ignores!

OCTAVE, *le retenant.*

Léandre!

SCAPIN.

Eh bien! Monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce petit quartaut[1] de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours, et que c'est moi qui fis une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour pour faire croire que le vin s'était échappé.

LÉANDRE.

C'est toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Espagne, et qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'était elle qui m'avait fait le tour?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, je vous en demande pardon.

LÉANDRE.

Je suis bien aise d'apprendre cela; mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela, Monsieur[2]?

LÉANDRE.

C'est une autre affaire qui me touche bien plus, et je veux que tu me la dises.

SCAPIN.

Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LÉANDRE, *voulant le frapper.*

Tu ne veux pas parler?

1. *Quartaut*, ou *cartaut*, quart du *muid;* le *muid* de Paris équivalait à 268 litres; 2. Scapin se rend compte qu'il s'est trompé sur la nature de l'aveu qu'on attendait de lui; et il se repent déjà de cet aveu.

SCAPIN.

Eh!

OCTAVE, *le retenant.*

Tout doux!

SCAPIN.

Oui, Monsieur, il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter, le soir, une petite montre à la jeune Égyptienne que vous aimez. Je revins au logis, mes habits tout couverts de boue et le visage plein de sang, et vous dis que j'avais trouvé des voleurs qui m'avaient bien battu et m'avaient dérobé la montre. C'était moi, Monsieur, qui l'avais retenue.

LÉANDRE.

C'est toi qui as retenu ma montre?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, afin de voir quelle heure il est.

LÉANDRE.

Ah! ah! j'apprends ici de jolies choses, et j'ai un serviteur fort fidèle, vraiment. Mais ce n'est pas encore cela que je demande.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela?

LÉANDRE.

Non, infâme; c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAPIN.

Peste!

LÉANDRE.

Parle vite, j'ai hâte.

SCAPIN.

Monsieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.*

Voilà tout?

OCTAVE, *se mettant au-devant.*

Eh!

SCAPIN.

Eh bien! oui, Monsieur, vous vous souvenez de ce loup-

garou[1], il y a six mois, qui vous donna tant de coups de bâton, la nuit, et vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant[2].

LÉANDRE.

Hé bien?

SCAPIN.

C'était moi, Monsieur, qui faisais le loup-garou.

LÉANDRE.

C'était toi, traître, qui faisais le loup-garou?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, seulement pour vous faire peur et vous ôter l'envie de me faire courir toutes les nuits, comme vous aviez coutume.

LÉANDRE.

Je saurai me souvenir en temps et lieu de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, et que[3] tu me confesses ce que tu as dit à mon père.

SCAPIN.

A votre père?

LÉANDRE.

Oui, fripon, à mon père.

SCAPIN.

Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.

LÉANDRE.

Tu ne l'as pas vu?

SCAPIN.

Non, Monsieur.

LÉANDRE.

Assurément?

SCAPIN.

Assurément. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.

1. Sorcier travesti ou métamorphosé en loup, qui, suivant une superstition, rôde dans les champs, la nuit; 2. *Pensa* : manqua, faillit; 3. Double construction, incorrecte aujourd'hui, d'un verbe avec des compléments de nature différente. Usage fréquent au XVIIe siècle.

LÉANDRE.

C'est de sa bouche que je le tiens, pourtant.

SCAPIN.

Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité[1].

SCÈNE IV. — CARLE, SCAPIN, LÉANDRE, OCTAVE.

CARLE.

Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est fâcheuse pour votre amour.

LÉANDRE.

Comment ?

CARLE.

Vos Égyptiens sont sur le point de vous enlever Zerbinette, et elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire que, si dans deux heures vous ne songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais[2].

LÉANDRE.

Dans deux heures ?

CARLE.

Dans deux heures.

LÉANDRE.

Ah! mon pauvre Scapin! j'implore ton secours[3].

SCAPIN, *passant devant lui avec un air fier*,

« Ah! mon pauvre Scapin! » je suis « mon pauvre Scapin » à cette heure qu'on a besoin de moi[4].

LÉANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, et pis encore, si tu me l'as fait.

1. La confession si comique de Scapin est imitée, paraît-il, d'un canevas italien *Pantalon, père de famille* (Despois et Mesnard). M. Moland affirme, au contraire, que les comédiens italiens plagiaient dans Molière les scènes qui avaient eu le plus de succès; **2.** Il s'agit ici du paiement d'une rançon; **3.** Noter le comique qui provient du changement d'attitude de Scapin et de la manière dont il insiste pour marquer sa victoire sur Léandre; **4.** George Dandin dit à sa femme qui le flatte pour rentrer dans sa maison et qui l'appelle son « pauvre petit mari » : « Je suis votre petit mari maintenant, parce que vous vous sentez prise. » Noter l'emploi de *que* : où, habituel après des noms de temps.

SCAPIN.

Non, non, ne me pardonnez rien. Passez-moi votre épée au travers du corps. Je serai ravi que vous me tuiez.

LÉANDRE.

Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie en servant mon amour.

SCAPIN.

Point, point, vous ferez mieux de me tuer.

LÉANDRE.

Tu m'es trop précieux; et je te prie de vouloir employer pour moi ce génie[1] admirable qui vient à bout de toute chose.

SCAPIN.

Non, tuez-moi, vous dis-je.

LÉANDRE.

Ah! de grâce, ne songe plus à tout cela, et pense à me donner le secours que je te demande.

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.

SCAPIN.

Le moyen, après une avanie de la sorte?

LÉANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement et de me prêter ton adresse.

OCTAVE.

Je joins mes prières aux siennes.

SCAPIN.

J'ai cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton ressentiment.

LÉANDRE.

Voudrais-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour?

1. Sens du mot latin *ingenium* : talent naturel.

SCAPIN.

Me venir faire à l'improviste un affront comme celui-là!

LÉANDRE.

J'ai tort, je le confesse.

SCAPIN.

Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infâme!

LÉANDRE.

J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir passer son épée au travers du corps[1]!

LÉANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur; et, s'il ne tient qu'à me jeter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE.

Ah! ma foi, Scapin, il se faut rendre à cela.

SCAPIN.

Levez-vous. Une autre fois, ne soyez point si prompt.

LÉANDRE.

Me promets-tu de travailler pour moi?

SCAPIN.

On y songera.

LÉANDRE.

Mais tu sais que le temps presse!

SCAPIN.

Ne vous mettez pas en peine. Combien est-ce qu'il vous faut?

LÉANDRE.

Cinq cents écus.

SCAPIN.

Et à vous?

OCTAVE.

Deux cents pistoles.

1. Comique de répétition.

SCAPIN.

Je veux tirer cet argent de vos pères[1]. (*A Octave.*) Pour ce qui est du vôtre, la machine est déjà toute trouvée. (*A Léandre.*) Et quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façons encore; car vous savez que, pour l'esprit, il n'en a pas, grâces à Dieu, grande provision, et je le livre[2] pour une espèce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point, il ne tombe entre lui et vous aucun soupçon de ressemblance. Mais j'aperçois venir le père d'Octave. Commençons par lui, puisqu'il se présente. Allez-vous-en tous deux. (*A Octave.*) Et vous, avertissez votre Sylvestre de venir vite jouer son rôle.

SCÈNE V. — ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN, *à part.*

Le voilà qui rumine.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Avoir si peu de conduite et de considération[3]! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là! Ah! ah! jeunesse impertinente[4]!

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur.

ARGANTE.

Bonjour, Scapin.

SCAPIN.

Vous rêvez à l'affaire de votre fils?

ARGANTE.

Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

1. Imitation directe du *Phormio* (III, III, 556-558).

GÉTA.

Combien te faut-il d'argent? dis-moi.

PHARDIA.

Trente mines seulement.

GÉTA.

Allons, allons; on te les trouvera.

2. Je le donne pour; 3. De réflexion. « Attention à bien réfléchir avant d'agir » (*Dict. Acad.*, 1694); 4. « Mal assuré » (*Dict. Acad.*, 1694). De même dans *l'Avare*, dans *le Bourgeois gentilhomme.*

SCAPIN.

Monsieur, la vie est mêlée de traverses. Il est bon de s'y tenir sans cesse préparé; et j'ai ouï dire, il y a longtemps, une parole d'un ancien[1] que j'ai toujours retenue.

ARGANTE.

Quoi?

SCAPIN.

Que, pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener[2] son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer[3] : se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, et ce qu'il trouve qu'il ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon[4] dans ma petite philosophie, et je ne suis jamais revenu au logis que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivières : et ce qui a manqué m'arriver, j'en ai rendu grâces à mon bon destin.

ARGANTE.

Voilà qui est bien; mais ce mariage impertinent, qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

SCAPIN.

Ma foi, Monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez par quelque autre voie d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie?

SCAPIN.

Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a

1. Rappel du *Phormio* de Térence; 2. *Promener son esprit*, déjà employé dans *Amphitryon* (v 1463); 3. Ici commence une traduction libre du texte de Térence (*Phormio*, II, I, 238 sqq.): « Quand on revient de voyage, il faut toujours prévoir l'inconduite d'un fils, la mort d'une femme, la maladie d'une fille, se dire que ce sont là des accidents communs, qu'ils peuvent nous arriver, afin que notre esprit ne soit surpris de rien. Tout ce qui arrive contrairement à ces prévisions, il faut le compter pour un gain »; 4. Imitation du *Phormio* (II, I, 248 sqq.). CÉTA : « J'ai médité sur tous les désagréments qui m'attendent, si mon maître revient; il me faudra tourner la meule au moulin, recevoir des coups, porter des fers aux pieds, travailler aux champs. Rien de tout cela ne me surprendra. Tout ce qui arrivera contrairement à mes prévisions, je le compterai pour un bien ».

donnée tantôt votre chagrin m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude : car je ne saurais voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants que cela ne m'émeuve, et de tout temps je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

ARGANTE.

Je te suis obligé.

SCAPIN.

J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves[1] de profession, de ces gens qui sont tous[2] coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offrait la raison[3] de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui que vous donneraient auprès de la justice et votre droit, et votre argent, et vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme, et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent[4].

ARGANTE.

Et qu'a-t-il demandé ?

SCAPIN.

Oh ! d'abord, des choses par-dessus les maisons.

ARGANTE.

Et quoi ?

SCAPIN.

Des choses extravagantes[5].

1. « Bretteur, assassin, homme qu'on emploie à toutes sortes de méchantes actions » (*Dict. Furetière*, 1690). Mot d'origine italienne. Le rôle de spadassin est traditionnel dans la comédie italienne (Rodomont, Spavento, Fracasse) et remonte peut-être au *Miles Gloriosus* ; 2. *Tous* est adverbe, malgré sa forme adjective. Cf. *Psyché* (v. 1800) ; 3. Le motif tiré de la violence faite à Octave ; 4. Bien que la situation soit différente dans la pièce de Térence, Molière s'est inspiré de très près du *Phormio* (IV, III, 608 sqq.) ; 5. Molière suit de très près son modèle.

GÉTA.

D'abord notre homme battait la campagne... il demande des choses extravagantes, exorbitantes.

CHRÉMÈS.

Mais encore ?...

GÉTA.

Si l'on m'offrait, disait-il, un grand talent...

CHRÉMÈS.

Par Hercule ! une râclée ! etc., etc.

(*Phormio*, 642 sqq.).

ARGANTE.

Mais encore?

SCAPIN.

Il ne parlait pas moins que de cinq ou six cents pistoles.

ARGANTE.

Cinq ou six cents fièvres quartaines[1] qui le puissent serrer! Se moque-t-il des gens?

SCAPIN.

C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence[2]. « Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée. Je suis après à[3] m'équiper, et le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir malgré moi à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service[4] et je n'en saurais avoir un qui soit tant soit peu raisonnable[5], à moins de soixante pistoles. »

ARGANTE.

Hé bien! pour soixante pistoles je les donne.

SCAPIN.

« Il faudra le harnais et les pistolets, et cela ira bien à vingt pistoles encore. »

ARGANTE.

Vingt pistoles et soixante, ce serait quatre-vingts.

SCAPIN.

Justement.

ARGANTE.

C'est beaucoup; mais soit, je consens à cela.

SCAPIN.

« Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles. »

1. Fièvre dont les accès reviennent tous les quatre jours. Même exclamation dans *le Bourgeois gentilhomme* (II, IV); 2. GÉTA : « Pour couper court et mettre une fin à ses impertinences, voici enfin quelle fut sa conclusion » (*Phormio*, IV, III, 647 et 648); 3. « *Après à* : en train de » (*Dict. Furetière*, 1690); 4. *Un cheval de service* est un cheval d'armes; 5. « Qui est au-dessus du médiocre » (*Dict. Acad.*, 1694).

ARGANTE.

Comment, diantre! Qu'il se promène[1]! il n'aura rien du tout!

SCAPIN.

Monsieur!

ARGANTE.

Non : c'est un impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que son valet aille à pied?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi!

SCAPIN.

Mon Dieu, Monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie, et donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.

ARGANTE.

Hé bien! soit, je me résous à donner encore ces trente pistoles.

SCAPIN.

« Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter... »

ARGANTE.

Oh! qu'il aille au diable avec son mulet! C'en est trop, et nous irons devant les juges.

SCAPIN.

De grâce, Monsieur...

ARGANTE.

Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN.

Monsieur, un petit mulet.

ARGANTE.

Je ne lui donnerais seulement pas un âne.

SCAPIN.

Considérez...

1. Qu'il aille se promener! Cf. *le Dépit amoureux* (v. 1193).

ARGANTE.

Non, j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Eh! Monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous? Jetez les yeux sur les détours de la justice[1]. Voyez combien d'appels et de degrés de juridiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissants[2] par les griffes desquels il vous faudra passer : sergents[3], procureurs[4], avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges et leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera[5] de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie[6] et vous vendra à beaux deniers comptants[7]. Votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace[8] des sentences et arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu. Et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré[9] tout cela, vous serez ébahi que[10] vos juges auront été sollicités[11] contre vous ou par des gens dévots ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh! Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là! C'est être damné dès ce monde, que d'avoir à plaider, et la seule pensée d'un procès serait capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien est-ce qu'il fait monter le mulet?

SCAPIN.

Monsieur, pour le mulet, pour son cheval et celui de

1. Cf. Boileau (*le Lutrin*, V, 57-58). Sur le maquis de la procédure au XVIIe siècle, voir Eug. Paringault : *la Langue du droit dans Molière*. Gaiffe : *l'Envers du Grand siècle*. Courteline : *le Retour d'Alceste*, sans oublier : *les Plaideurs* de Racine; **2.** Peut-être réminiscence de *l'Ile des Chats-Fourrés* de Rabelais; **3.** « Bas officier de justice chargé de donner des exploits et de faire des contraintes » (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** « Celui qui a pouvoir d'agir pour les affaires d'autrui » (*Dict. Acad.*, 1694); **5.** Remettra; **6.** Votre adversaire; **7.** Il s'agit ici des épices, cadeaux en argent ou en nature, contre lesquels Racine (*les Plaideurs*, I, IV, 93-94; monologue de Petitjean), Boursault (*le Mercure galant*, V, VII), La Bruyère se sont élevés avec violence; **8.** Par défaut; **9.** Détourné, évité. Cf. *le Tartuffe* (II, IV, 793); **10.** Même tour dans *l'Ecole des femmes* (121-122); **11.** Molière a déjà signalé les influences que subissaient les juges, dans *le Misanthrope* (186; 489-492) et dans *la Comtesse d'Escarbagnas* (sc. V).

son homme, pour le harnais et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

ARGANTE.

Deux cents pistoles?

SCAPIN.

Oui.

ARGANTE, *se promenant en colère le long du théâtre.*

Allons, allons, nous plaiderons[1].

SCAPIN.

Faites réflexion...

ARGANTE.

Je plaiderai...

SCAPIN.

Ne vous allez point jeter...

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais, pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit[2]. Il vous en faudra pour le contrôle[3]. Il vous en faudra pour la procuration[4], pour la présentation[5], conseils[6], productions[7] et journées du procureur. Il vous en faudra pour les consultations et plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le sac[8] et pour les grosses[9] d'écritures. Il vous en faudra pour le rapport des substituts, pour les épices[10] de conclusion, pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement[11], sentences et arrêts, contrôles, signatures et expéditions de leurs clercs[12], sans parler de tous les présents qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment! deux cents pistoles!

1. *Phormio* (IV, III, 667-668). DEMIPHON : « Qu'il me fasse plutôt mille procès : je ne donne rien »; 2. Acte introductif de l'instance, assignation; 3. Enregistrement de l'instance; 4. Acte par lequel un procureur prend en mains la cause du plaignant; 5. Acte par lequel le procureur déclarait au greffe qu'il représentait une des parties; 6. Décisions du procureur sous forme de consultations; 7. Représentations de la partie par le procureur : vacations; 8. Les liasses de pièces juridiques étaient renfermées dans des sacs. Cf. *les Plaideurs* (I, I); 9. Copies; 10. Droit payé aux juges pour avoir vu et jugé les procès par écrit; 11. Copie d'un jugement provisoire en attendant le jugement définitif; 12 Commis.

SCAPIN.

Oui, vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul en moi-même de tous les frais de la justice, et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme vous en aurez de reste[1] pour le moins cinquante, sans compter les soins, les pas et les chagrins que vous vous épargnerez. Quand il n'y aurait à essuyer que les sottises que disent devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerais mieux encore donner trois cents pistoles que de plaider

ARGANTE.

Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira, mais, si j'étais que[2] de vous, je fuirais les procès.

ARGANTE.

Je ne donnerai point deux cents pistoles.

SCAPIN.

Voici l'homme dont il s'agit[3].

SCÈNE VI. — SYLVESTRE, ARGANTE, SCAPIN.

SYLVESTRE[4].

Scapin, fais-moi connaître un peu cet Argante qui est père d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoi, Monsieur?

SYLVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre[5] en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

1. Vous y gagnerez; 2. Molière emploie indifféremment : *si j'étais que de vous* (*l'Amour médecin*, sc. 1re) et : *si j'étais de vous* (*le Tartuffe*, v. 35); 3. Le fond de cette scène provient du *Phormio* (II, III). Le parasite, calculant ce qu'il fallait d'argent, a demandé d'abord dix mines pour dégager une petite terre, puis dix autres mines pour dégager une petite maison, puis encore dix autres mines pour acheter une petite esclave à sa femme, pour se procurer quelques petits meubles et pour payer les frais de la noce. — La *pistole* est une « monnaie étrangère, battue en Espagne et en quelques endroits d'Italie, qui vaut maintenant onze livres » (*Dict. Furetière*, 1690). « Ordinairement quand on dit *pistole*, sans ajouter d'or, on n'entend que la valeur de dix francs » (*Dict. Acad.*, 1694); 4. Déguisé en spadassin (1682), c'est-à-dire avec de grandes moustaches, un large panache, une longue rapière; 5. On disait : *mettre en procès*, comme on dit : *mettre en cause*.

SCAPIN.

Je ne sais pas s'il a cette pensée; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, et il dit que c'est trop.

SYLVESTRE.

Par la mort! par la tête! par le ventre! si je le trouve, je le veux échiner, dussé-je être roué tout vif.

(*Argante, pour n'être point vu, se tient en tremblant couvert de Scapin.*)

SCAPIN.

Monsieur, ce père d'Octave a du cœur, et peut-être ne vous craindra-t-il point.

SYLVESTRE.

Lui? lui? Par le sang! par la tête[1]! s'il était là, je lui donnerais tout à l'heure de l'épée dans le ventre. (*Apercevant Argante.*) Qui est cet homme-là?

SCAPIN.

Ce n'est pas lui, Monsieur, ce n'est pas lui.

SYLVESTRE.

N'est-ce point quelqu'un de ses amis?

SCAPIN.

Non, Monsieur, au contraire, c'est son ennemi capital[2].

SYLVESTRE.

Son ennemi capital?

SCAPIN.

Oui.

SYLVESTRE[3].

Ah! parbleu! j'en suis ravi. Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce faquin d'Argante, eh?

SCAPIN.

Oui, oui, je vous en réponds.

SYLVESTRE, *lui prend rudement la main*[4].

Touchez là. Touchez. Je vous donne ma parole, et vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les

1. Jurons prêtés aux capitans ordinaires; 2. Mortel; 3. A Argante (édition de 1734); 4. Sylvestre secouant rudement la main d'Argante (1734).

serments que je saurais faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé[1], de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

SCAPIN.

Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guère souffertes.

SYLVESTRE.

Je me moque de tout et je n'ai rien à perdre.

SCAPIN.

Il se tiendra sur ses gardes assurément; et il a des parents, des amis et des domestiques dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

SYLVESTRE.

C'est ce que je demande, morbleu! c'est ce que je demande. (*Il met l'épée à la main, et pousse de tous les côtés, comme s'il y avait plusieurs personnes devant lui.*) Ah! tête! ah! ventre! que ne le trouvé-je à cette heure avec tout son secours! Que ne paraît-il à mes yeux au milieu de trente personnes! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main! Comment, marauds[2]! vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi! Allons, morbleu, tue! Point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil. Ah! coquins! ah! canaille! vous en voulez par là, je vous en ferai tâter votre soûl. Soutenez, marauds, soutenez. Allons. A cette botte. A cette autre. A celle-ci. A celle-là[3]. Comment! vous reculez? Pied ferme, morbleu! pied ferme!

SCAPIN.

Eh! eh! eh! Monsieur, nous n'en sommes pas.

SYLVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi.
(*Il s'éloigne.*)

SCAPIN.

Hé bien! vous voyez combien de personnes tuées pour

1. Qui a atteint le plus haut degré d'une mauvaise qualité. Un faquin (de l'italien *facchino*, originairement portefaix, qui intervenait parfois dans la comédie italienne à titre de domestique) est un homme sans honneur, arrogant de tournure et de manières impertinentes; 2. Ici toute une mimique pseudo-militaire qui terrifie Argante; 3. Se tournant du côté d'Argante et de Scapin (1734).

deux cents pistoles. Oh sus[1]! je vous souhaite une bonne fortune[2].

ARGANTE, *tout tremblant.*

Scapin!

SCAPIN.

Plaît-il?

ARGANTE.

Je me résous à donner les deux cents pistoles.

SCAPIN.

J'en suis ravi pour l'amour de vous.

ARGANTE.

Allons le trouver, je les ai sur moi.

SCAPIN.

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paraissiez là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes; et, de plus, je craindrais qu'en vous faisant connaître[3], il n'allât s'aviser de vous en demander davantage.

ARGANTE.

Oui; mais j'aurais été bien aise de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN.

Est-ce que vous vous défiez de moi?

ARGANTE.

Non pas, mais...

SCAPIN.

Parbleu, Monsieur, je suis un fourbe ou je suis un honnête homme; c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrais vous tromper, et que dans tout ceci j'ai d'autre intérêt que le vôtre et celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher dès cette heure qui accommodera vos affaires.

ARGANTE.

Tiens, donc.

1. « Interjection dont on se sert pour inciter : debout, vite, allons! » (*Dict. Acad.*, 1694); 2. Une bonne chance; 3. Au XVIIe siècle, le sujet d'une subordonnée infinitive ou participe pouvait être différent du sujet de la principale.

SCAPIN.

Non, Monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.

ARGANTE.

Mon Dieu, tiens.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi[1]. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent?

ARGANTE.

Tiens, te dis-je, ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

SCAPIN.

Laissez-moi faire, il n'a pas affaire à un sot.

ARGANTE.

Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN.

Je ne manquerai pas d'y aller. (*Seul.*) Et un[2]. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah! ma foi, le voici. Il semble que le Ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

1. Molière s'est inspiré ici de Plaute (*Bacchides*, IV, IX, 1011-1018) :

NICOBULE.

Prends cet argent, Chrysale; va le porter à mon fils.

CHRYSALE.

Je ne le prendrai pas; charge un autre de cette commission. Je ne veux pas qu'on me confie d'argent.

NICOBULE.

Prends; tu me désespères.

CHRYSALE.

Je ne le prendrai pas, je te le dis.

NICOBULE.

Mais je t'en prie.

CHRYSALE.

Je te dis ce qui en est.

NICOBULE.

Tu nous fais perdre du temps.

CHRYSALE.

Je ne veux pas, te dis-je, me charger de cet or. Ou bien envoie avec moi quelqu'un qui me surveille.

NICOBULE.

Oh! tu es insupportable.

CHRYSALE.

Donne donc, puisqu'il le faut.

2 On dit plus volontiers : *Et d'un.* Molière a déjà dit (*l'Etourdi*, 441-442) :

. . . . . Et trois :
Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.

SCÈNE VII. — GÉRONTE, SCAPIN.

SCAPIN, *feignant de ne pas voir Géronte.*

O Ciel! ô disgrâce imprévue! ô misérable père! Pauvre Géronte, que feras-tu?

GÉRONTE.

Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé?

SCAPIN, *même jeu.*

N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Géronte?

GÉRONTE.

Qu'y a-t-il, Scapin?

SCAPIN, *même jeu*[1].

Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune?

GÉRONTE[2].

Qu'est-ce que c'est donc?

SCAPIN, *même jeu.*

En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GÉRONTE.

Me voici.

SCAPIN, *même jeu.*

Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GÉRONTE[3].

Holà! es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

SCAPIN.

Ah! Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GÉRONTE.

Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a?

SCAPIN.

Monsieur...

1. Scapin, courant sur le théâtre, sans vouloir entendre ni voir Géronte (édition de 1734); 2. Géronte, courant après Scapin (*ibid.*); 3. Géronte, arrêtant Scapin (*ibid.*). Noter les jeux de scène, qui viennent de la farce et provoquent le rire. Le procédé est souvent utilisé par Molière (*l'Amour médecin*, I, VI. *Monsieur de Pourceaugnac*, III, VI. *Le Malade imaginaire*, III, XII-XIII). Plaute s'en était servi dans *l'Epidicus* (II, II, 178-185).

GÉRONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Monsieur votre fils...

GÉRONTE.

Hé bien! mon fils...

SCAPIN.

Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

GÉRONTE.

Et quelle?

SCAPIN.

Je l'ai trouvé tantôt, tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos, et, cherchant à divertir[1] cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer et nous a présenté la main. Nous y avons passé, il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GÉRONTE.

Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela?

SCAPIN.

Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger[2].

GÉRONTE.

Comment! diantre, cinq cents écus[3]!

SCAPIN.

Oui, Monsieur; et, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

1. *Divertir :* « détourner, distraire » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** *En Alger.* Devant les noms de ville commençant par une voyelle, on employait *en* au lieu de *à*. Exemple : Corneille (*le Menteur*, v. 1712). Racine (*Iphigénie*, v. 94), La Bruyère (*les Caractères*, Irène); **3.** « L'écu de France d'argent vaut d'ordinaire soixante sous, c'est-à-dire trois livres » (*Dict. Furetière*, 1690). L'écu d'or vaut 114 sous.

GÉRONTE.

Ah! le pendard de Turc! m'assassiner de la façon[1]!

SCAPIN.

C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GÉRONTE.

Que diable allait-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

GÉRONTE.

Va-t'en, Scapin, va-t'en dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

SCAPIN.

La justice en pleine mer[2]! Vous moquez-vous des gens?

GÉRONTE.

Que diable allait-il faire dans cette galère[3]?

SCAPIN.

Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

GÉRONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAPIN.

Quoi, Monsieur?

GÉRONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande[4].

1. De cette façon. Même tour dans *le Misanthrope* (v. 204); 2. L'aventure imaginée par Scapin semble puisée dans la comédie latine. Mais elle n'est pas invraisemblable. Ainsi le poète Regnard fut prisonnier des corsaires barbaresques de 1678 à 1681; 3. Voilà le *leitmotiv* que Géronte va répéter périodiquement jusqu'à la fin de la scène. Ce mot qui est devenu un dicton populaire est emprunté au *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac (II, IV, V). Dans une situation presque analogue, Granger qui, dans *le Pédant*, est comme Géronte, trompé et escroqué, répète continuellement : « Que diable aller faire ainsi dans la galère d'un Turc?... Que diable aller faire dans la galère d'un Turc?... S'en aller dans la galère d'un Turc! Hé, quoi faire, de par tous les diables, dans cette galère? O galère, galère, tu mets bien ma bourse aux galères! » A noter que l'enlèvement du fils de Granger a eu lieu sur la Seine, à Saint-Cloud! et que l'argent soustrait par Corbinelli doit servir à Charlot Granger pour épouser Mlle Génevote que Granger prétendait épouser lui-même; 4. Granger propose à Corbinelli le même échange.

SCAPIN.

Eh! Monsieur, songez-vous à ce que vous dites? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils?

GÉRONTE.

Que diable allait-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Il ne devinait pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GÉRONTE.

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN.

Cinq cents écus.

CÉRONTE.

Cinq cents écus! N'a-t-il point de conscience?

SCAPIN.

Vraiment oui, de la conscience à un Turc!

GÉRONTE.

Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

GÉRONTE.

Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval[1]?

SCAPIN.

Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GÉRONTE.

Mais que diable allait-il faire à[2] cette galère?

SCAPIN.

Il est vrai; mais quoi! on ne prévoyait pas les choses. De grâce, Monsieur, dépêchez.

GÉRONTE.

Tiens, voilà la clef de mon armoire.

1. Expression proverbiale restée dans le français d'aujourd'hui; 2. Dans cette galère? (édition de 1734).

SCAPIN.

Bon.

GÉRONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort bien.

GÉRONTE.

Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Tu iras prendre toutes les hardes[1] qui sont dans cette grande manne[2], et tu les vendras aux fripiers pour aller racheter mon fils.

SCAPIN, *en lui rendant la clef.*

Eh! Monsieur, rêvez-vous? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites; et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

GÉRONTE.

Mais que diable allait-il faire à cette galère?

SCAPIN.

Oh! que de paroles perdues! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle, on t'emmène esclave en Alger! Mais le Ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, et que si tu manques[3] à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père[4].

GÉRONTE.

Attends, Scapin, je m'en vais quérir cette somme.

SCAPIN.

Dépêchez-vous donc vite, Monsieur, je tremble que l'heure ne sonne.

1. « Ce qui sert à l'habillement ou à la parure d'une personne, sans nuance défavorable. » (*Dict. Acad.*, 1694.) Le même trait se trouve dans *le Pédant joué :* « Va prendre dans mes armoires ce pourpoint découpé que quitta feu mon père l'année du grand hiver »; **2.** Panier long, profond, à deux anses; **3.** *Manquer à :* ne pas pouvoir; **4.** Après les exhortations, les gémissements et les plaintes.

GÉRONTE.

N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis?

SCAPIN.

Non, cinq cents écus.

GÉRONTE.

Cinq cents écus?

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Que diable allait-il faire à cette galère?

SCAPIN.

Vous avez raison. Mais hâtez-vous.

GÉRONTE.

N'y avait-il point d'autre promenade?

SCAPIN.

Cela est vrai. Mais faites promptement.

GÉRONTE.

Ah! maudite galère!

SCAPIN, *à part.*

Cette galère lui tient au cœur.

GÉRONTE.

Tiens, Scapin, je ne me souvenais pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, et je ne croyais pas qu'elle dût m'être sitôt ravie. (*Il lui présente sa bourse, qu'il ne laisse pourtant pas aller, et dans ses transports, il fait aller son bras de côté et d'autre, et Scapin le sien pour avoir la bourse.*) Tiens. Va-t'en racheter mon fils.

SCAPIN.

Oui, Monsieur.

GÉRONTE.

Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Un infâme.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Un homme sans foi, un voleur.

SCAPIN.

Laissez-moi faire.

GÉRONTE.

Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Que je ne les lui donne ni à la mort ni à la vie[1].

SCAPIN.

Fort bien.

GÉRONTE.

Et que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE[2].

Va, va vite requérir[3] mon fils.

SCAPIN, *allant après lui.*

Holà! Monsieur.

GÉRONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Où est donc cet argent?

GÉRONTE.

Ne te l'ai-je pas donné?

SCAPIN.

Non, vraiment, vous l'avez remis dans votre poche[4].

GÉRONTE.

Ah! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

1. Que je ne lui donne pas et ne les lui donnerai jamais, ni dans ce monde, ni dans l'autre. C'est le contraire plaisant d' : à la vie à la mort; 2. Géronte, remettant sa bourse dans sa poche et s'en allant (édition de 1734); 3. Rechercher; 4. La colère de Géronte contre les Turcs qui n'ont pas de conscience, la distraction qui lui fait remettre la bourse dans sa poche, tout ce qui suit enfin, appartient en propre à Molière (Aimé Martin).

SCAPIN.

Je le vois bien.

GÉRONTE.

Que diable allait-il faire dans cette galère? Ah! maudite galère! Traître de Turc à tous les diables!

SCAPIN, *seul.*

Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache; mais il n'est pas quitte envers moi, et je veux qu'il me paie en une autre monnaie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.

SCÈNE VIII. — OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

Hé bien! Scapin, as-tu réussi pour moi dans ton entreprise?

LÉANDRE.

As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est?

SCAPIN, *à Octave.*

Voilà deux cents pistoles que j'ai tirées de votre père.

OCTAVE.

Ah! que tu me donnes de joie!

SCAPIN, *à Léandre.*

Pour vous je n'ai pu faire rien.

LÉANDRE, *veut s'en aller.*

Il faut donc que j'aille mourir; et je n'ai que faire de vivre, si Zerbinette m'est ôtée.

SCAPIN.

Holà! holà! tout doucement. Comme diantre[1] vous allez vite!

LÉANDRE, *se retourne.*

Que veux-tu que je devienne?

SCAPIN.

Allez, j'ai votre affaire ici.

1. Juron fréquent dans la bouche des petites gens (*l'Avare*, I, III; IV, I).

LÉANDRE, *revient.*

Ah! tu me redonnes la vie.

SCAPIN.

Mais à condition que vous me permettrez, à moi, une petite vengeance contre votre père pour le tour qu'il m'a fait.

LÉANDRE.

Tout ce que tu voudras.

SCAPIN.

Vous me le promettez devant témoin[1]?

LÉANDRE.

Oui.

SCAPIN.

Tenez, voilà cinq cents écus.

LÉANDRE.

Allons-en[2] promptement acheter[3] celle que j'adore.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE. — ZERBINETTE, HYACINTE, SCAPIN, SYLVESTRE.

SYLVESTRE.

Oui, vos amants ont arrêté entre eux que vous fussiez ensemble, et nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HYACINTE.

Un tel ordre n'a rien qui ne me soit fort agréable. Je reçois avec joie une compagne de la sorte, et il ne tiendra pas à moi que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons ne se répande entre nous deux.

1. De ne pas me punir si je tire vengeance de votre père?; 2. Allons, au moyen de cet argent...; 3. Il ne s'agit pas du rachat d'une esclave, mais d'une sorte de rançon cependant pour délivrer Zerbinette du milieu des Égyptiens dont elle fait partie. Il n'y a pas là d'invraisemblance. Au commencement du XVIIe siècle, l'esclavage existait encore, ou, du moins, on trouvait des esclaves en Sicile et au pays de Naples.

ZERBINETTE.

J'accepte la proposition, et ne suis point personne à reculer lorsqu'on m'attaque[1] d'amitié.

SCAPIN.

Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE.

Pour l'amour, c'est une autre chose : on y court un peu plus de risque, et je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN.

Vous l'êtes, que je crois, contre[2] mon maître maintenant; et ce qu'il vient de faire pour vous doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE.

Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte[3], et ce n'est pas assez pour m'assurer[4] entièrement, que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, et sans cesse je ris; mais, tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres; et ton maître s'abusera s'il croit qu'il lui suffise de m'avoir achetée pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent; et, pour répondre à son amour de la manière qu'il souhaite, il me faut un don de sa foi qui soit assaisonné de certaines cérémonies[5] qu'on trouve nécessaires.

SCAPIN.

C'est là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout honneur; et je n'aurais pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avait une autre pensée.

ZERBINETTE.

C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites; mais du côté du père, j'y prévois des empêchements.

SCAPIN.

Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

HYACINTE.

La ressemblance de nos destins doit contribuer encore

1. Lorsqu'on me fait des avances d'amitié; **2.** L'idée d'attaquer entraîne l'idée de contre; **3.** Dans la mesure de l'honnêteté; **4.** Donner confiance. Fréquent au XVIIe siècle avec le sens de rassurer chez Molière (*le Dépit amoureux*, v. 103; *le Tartuffe*, v. 1460), Corneille (*Horace*, v. 1211); **5.** Allusion évidente au mariage.

à faire naître notre amitié; et nous nous voyons toutes deux dans les mêmes alarmes, toutes deux exposées à la même infortune.

ZERBINETTE.

Vous avez cet avantage, au moins, que vous savez de qui vous êtes née, et que l'appui de vos parents, que vous pouvez faire connaître, est capable d'ajuster[1] tout, pour assurer votre bonheur et faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais, pour moi, je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis être, et l'on me voit dans un état qui n'adoucira pas les volontés d'un père qui ne regarde que le bien[2].

HYACINTE.

Mais aussi avez-vous cet avantage que l'on ne tente point par un autre parti[3] celui que vous aimez.

ZERBINETTE.

Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête; et ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprès de qui[4] tout le mérite ne sert de rien.

HYACINTE.

Hélas! pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées? La douce chose que d'aimer, lorsque l'on ne voit point d'obstacles à ces aimables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble!

SCAPIN.

Vous vous moquez. La tranquillité en amour est un calme désagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux; il faut du haut et du bas[5] dans la vie, et les difficultés qui se mêlent aux choses réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

ZERBINETTE.

Mon Dieu, Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagème dont tu t'es avisé pour

1. « Arranger, concilier » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** Noter le laisser-aller du langage parlé, dans Molière, qui est plus soucieux de vraisemblance que d'élégance. *Le bien :* la fortune; **3.** Allusion au mariage d'Octave concerté entre les deux personnes; **4.** On dirait à notre époque : *auprès de laquelle ;* **5.** L'expression existe encore, au pluriel, dans le langage familier.

tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu sais qu'on ne perd point sa peine lorsqu'on me fait un conte, et que je le paie assez bien par la joie qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN.

Voilà Sylvestre qui s'en acquittera aussi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaisir.

SYLVESTRE.

Pourquoi, de gaieté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires?

SCAPIN.

Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses.

SYLVESTRE.

Je te l'ai déjà dit, tu quitterais le dessein que tu as, si tu m'en voulais croire.

SCAPIN.

Oui; mais c'est moi que j'en croirai.

SYLVESTRE.

A quoi diable te vas-tu amuser?

SCAPIN.

De quoi diable te mets-tu en peine?

SYLVESTRE.

C'est que je vois que sans nécessité tu vas courir risque de t'attirer une venue[1] de coups de bâton.

SCAPIN.

Hé bien! c'est au dépens de mon dos, et non pas du tien.

SYLVESTRE.

Il est vrai que tu es maître de tes épaules, et tu en disposeras comme il te plaira.

SCAPIN.

Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté, et je hais ces cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.

ZERBINETTE.

Nous aurons besoin de tes soins.

1. *Venue* : récolte, moisson.

SCAPIN.

Allez, je vous irai bientôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi-même et de découvrir les secrets qu'il était bon qu'on ne sût pas[1].

SCÈNE II. — GÉRONTE, SCAPIN.

GÉRONTE.

Hé bien! Scapin, comment va l'affaire de mon fils?

SCAPIN.

Votre fils, Monsieur, est en lieu de sûreté; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrais pour beaucoup que vous fussiez dans votre logis.

GÉRONTE.

Comment donc?

SCAPIN.

A l'heure que je vous parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GÉRONTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Et qui?

SCAPIN.

Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage, et, dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous, et de vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même deçà et delà des soldats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenues[2] de votre maison. De sorte

1. Cette scène, très calme, précède de propos délibéré une scène agitée. C'est du comique de contraste; 2. Accès.

que vous ne sauriez aller chez vous, vous ne sauriez faire un pas ni à droite ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GÉRONTE.

Que ferai-je, mon pauvre Scapin?

SCAPIN.

Je ne sais pas, Monsieur, et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et... Attendez. (*Il se retourne, et fait semblant d'aller voir au bout du théâtre s'il n'y a personne.*)

GÉRONTE, *en tremblant.*

Eh?

SCAPIN, *en revenant.*

Non, non, non, ce n'est rien.

GÉRONTE.

Ne saurais-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine?

SCAPIN.

J'en imagine bien un; mais je courrais risque, moi, de me faire assommer.

GÉRONTE.

Eh! Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.

Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne saurait souffrir que je vous laisse sans secours.

GÉRONTE.

Tu en seras récompensé, je t'assure; et je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN.

Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée[1] fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac, et que...

GÉRONTE, *croyant voir quelqu'un.*

Ah!

1. Que je me suis trouvée sous la main. Il s'agit du sac.

SCAPIN.

Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous vous gardiez[1] de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos comme un paquet de quelque chose[2], et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader et envoyer quérir main-forte contre la violence.

GÉRONTE.

L'invention est bonne.

SCAPIN.

La meilleure du monde. Vous allez voir. (*A part.*) Tu me paieras l'imposture.

GÉRONTE.

Eh?

SCAPIN.

Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond, et surtout prenez garde[3] de ne vous point montrer et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GÉRONTE.

Laisse-moi faire. Je saurai me tenir...

SCAPIN.

Cachez-vous, voici un spadassin[4] qui vous cherche. (*En contrefaisant sa voix.*) « Quoi! jé n'aurai pas l'abantage[5] dé tuer cé Géronte et quelqu'un par charité né m'enseignera pas où il est »? (*A Géronte, avec sa voix ordinaire.*) Ne branlez pas. (*Reprenant son ton contrefait.*) « Cadédis[6]! jé lé trouberai, se cachât-il au centre de la terre. » (*A Géronte, avec son ton naturel.*) Ne vous montrez pas. (*Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.*) « Oh! l'homme au sac. — Monsieur. — Jé té vaille un louis, et m'enseigne où put être Géronte. — Vous cherchez le seigneur Géronte? — Oui, mordi! jé lé cherche. — Et pour quelle affaire, Monsieur? — Pour quelle affaire?

1. « *Garder* signifie encore neutralement prendre garde qu'une chose n'arrive » (*Dict. Acad.*, 1694). (Même emploi *l'Ecole des femmes*, v. 1347 et 1360); 2. De n'importe quoi; 3. Ayez soin de; 4. Ferrailleur, bretteur, assassin à gages; 5. Dans ce langage en gascon fantaisiste que Molière utilisera à nouveau pour le ballet des nations du *Bourgeois gentilhomme*, le *b* se substitue au *v* et réciproquement; 6. Cap (tête) de Dieu!

— Oui. — Jé beux, cadédis! lé faire mourir sous les coups dé vâton. — Oh! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. — Qui, cé fat[1] dé Géronte, cé maraud[2], cé vélître[3]? — Le seigneur Géronte, Monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni bélître, et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. — Comment! tu mé traîtes, à moi[4], avec cette hauteur? — Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. — Est-ce que tu es des amis dé cé Géronte? — Oui, Monsieur, j'en suis. — Ah! cadédis! tu es dé ses amis, à la vonne hure! (*Il donne plusieurs coups de bâton sur le sac.*) Tiens! boilà cé qué jé té vaille pour lui. — Ah! ah! ah! ah! Monsieur. Ah! ah! Monsieur, tout beau! Ah! doucement, ah! ah! lah! — Va, porte-lui cela dé ma part. Adiusias[5]! ». Ah! Diable soit le Gascon! Ah! (*en se plaignant et remuant le dos, comme s'il avait reçu les coups de bâton*).

GÉRONTE, *mettant la tête hors du sac.*

Ah! Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN.

Ah! Monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.

GÉRONTE.

Comment! c'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN.

Nenni, Monsieur, c'était sur mon dos qu'il frappait.

GÉRONTE.

Que veux-tu dire? J'ai bien senti les coups, et les sens bien encore.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ce n'était que le bout du bâton qui a été jusque sur vos épaules.

GÉRONTE.

Tu devais donc le retirer un peu plus loin pour m'épargner...

1. « Sot, sans esprit » (*Dict. Furetière*, 1690); 2. Mauvais sujet; 3. « Gros gueux qui mendie par fainéantise » (*Dict. Furetière*, 1690); 4. Parlant à moi; 5. Adieu, en provençal.

SCAPIN, *lui remet la tête dans le sac.*

Prenez garde, en voici un autre qui a la mine d'un étranger. (*Cet endroit est de même que*[1] *celui du Gascon pour le changement de langage et le jeu de théâtre.*) « Parti[2], moi courir comme une Basque, et moi ne pouvre point troufair de tout le jour sti tiable[3] de Gironte. » Cachez-vous bien. « Dites-moi un peu, fous, Monsir l'homme, s'il ve plaît, fous savoir point où l'est sti Gironte que moi cherchair? — Non, Monsieur, je ne sais point où est Géronte. — Dites-moi-le, fous, frenchemente, moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulemente pour le donnair une petite régal sur le dos d'une douzaine de coups de bâtonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de son poitrine. — Je vous assure, Monsieur, que je ne sais pas où il est. — Il me semble que j'y fois remuair quelque chose dans sti sac. — Pardonnez-moi, Monsieur. — Li est assurément quelque histoire là-tetans. — Point du tout, Monsieur. — Moi l'avoir enfie de tonner ain coup d'épée dans sti sac. — Ah! Monsieur, gardez-vous-en bien. — Montre-le-moi un peu, fous, ce que c'être là. — Tout beau[4]! Monsieur. — Quement? tout beau? — Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. — Et moi, je le fouloir foir, moi. — Vous ne le verrez point. — Ah! que de badinemente! — Ce sont hardes qui m'appartiennent. — Montre-moi fous, te dis-je. — Je n'en ferai rien. — Toi ne faire rien? — Non. — Moi pailler de ste bâtonne dessus les épaules de toi. — Je me moque de cela. — Ah! toi faire le trôle! — Ahi! ahi! ahi! ahi! Ah! Monsieur, ah! ah! ah! — Jusqu'au refoir. L'être là un petit leçon pour li apprendre à toi à parlair insolentemente. » Ah! Peste soit du baragouineux! Ah!

GÉRONTE, *sortant la tête du sac.*

Ah! je suis roué.

SCAPIN.

Ah! je suis mort.

GÉRONTE.

Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos?

1. *De même celui* (éditions de 1671, 1674, 1675), tour vieilli. *De même que celui* date de l'édition de 1694; 2. Pardi; il s'agit probablement du baragouin d'un Suisse, comme dans *Monsieur de Pourceaugnac*; 3. Ce diable; 4. Halte-là!, « interjection pour arrêter ou imposer silence » (*Dict. Acad.*, 1694).

SCAPIN, *lui remettant la tête dans le sac.*

Prenez garde, voici une demi-douzaine de soldats tout ensemble. (*Il contrefait plusieurs personnes ensemble.*) « Allons, tâchons à trouver ce Géronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous? Tournons par là. Non, par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait. » Cachez-vous bien. « Ah! camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître. — Eh! Messieurs, ne me maltraitez point. — Allons, dis-nous où il est. — Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vite. Tôt. — Eh! Messieurs, doucement. (*Géronte met doucement la tête hors du sac et aperçoit la fourberie de Scapin.*) — Si tu ne nous fais trouver ton maître tout à l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée[1] de coups de bâton. — J'aime mieux souffrir toute chose que de vous découvrir mon maître. — Nous allons t'assommer. — Faites tout ce qu'il vous plaira. — Tu as envie d'être battu? — Je ne trahirai point mon maître. — Ah! tu en veux tâter? Voilà... — Oh! » (*Comme il est prêt de frapper, Géronte sort du sac et Scapin s'enfuit.*)

GÉRONTE.

Ah! infâme! Ah! traître! Ah! scélérat! C'est ainsi que tu m'assassines[2]!

SCÈNE III[3]. — ZERBINETTE, GÉRONTE.

ZERBINETTE, *sans voir Géronte.*

Ah! ah! je veux prendre un peu l'air.

GÉRONTE, *se croyant seul.*

Tu me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE, *sans voir Géronte.*

Ah! ah! ah! ah! la plaisante histoire, et la bonne dupe que ce vieillard!

1. Nous avons vu déjà la même métaphore. Cf. *l'Amphitryon* (v. 341-342); 2. Que Molière ait pris l'idée de cette scène dans Tabarin, ou dans *Gorgibus dans le sac*, nous sommes en pleine farce. Rappelons qu'il y a aussi des coups de bâtons dans *le Médecin malgré lui* et, malgré Boileau, que la scène n'est pas moins relevée que celle où M. de Pourceaugnac est poursuivi par des apothicaires; 3. Dans *le Pédant joué*, Génevote arrive sur la scène en poussant de grands éclats de rire et elle raconte à Nicolas Granger, *le Pédant*, le tour dont il vient d'être la dupe (*le Pédant*, III, II). [Aimé Martin].

GÉRONTE.

Il n'y a rien de plaisant à cela, et vous n'avez que faire d'en rire.

ZERBINETTE.

Quoi! que voulez-vous dire, Monsieur?

GÉRONTE.

Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

ZERBINETTE.

De vous?

GÉRONTE.

Oui.

ZERBINETTE.

Comment? qui songe à se moquer de vous?

GÉRONTE.

Pourquoi venez-vous ici me rire au nez?

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde point, et je ris toute seule d'un conte qu'on me vient de faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre, je ne sais pas si c'est parce que je suis intéressée dans la chose, mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à son père pour en attraper de l'argent.

GÉRONTE.

Par un fils à son père pour en attraper de l'argent?

ZERBINETTE.

Oui. Pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire, et j'ai une démangeaison naturelle à faire part des contes que je sais.

GÉRONTE.

Je vous prie de me dire cette histoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne risquerai pas grand'chose à vous la dire, et c'est une aventure qui n'est pas pour longtemps

être secrète. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces personnes qu'on appelle Égyptiens, et qui, rôdant de province en province, se mêlent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, et conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment il s'attache à mes pas, et le voilà d'abord comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, et qu'au moindre mot qu'ils nous disent, leurs affaires sont faites; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ses premières pensées. Il fit connaître sa passion aux gens qui me tenaient, et il les trouva disposés à me laisser à lui moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire était que mon amant se trouvait dans l'état où l'on voit très souvent la plupart des fils de famille, c'est-à-dire qu'il était dénué d'argent; et il a un père qui, quoique riche[1], est un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me saurais-je souvenir de son nom? Hai! Aidez-moi un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui soit connu pour être avare au dernier point?

GÉRONTE.

Non.

ZERBINETTE.

Il y a à son nom du ron... ronte. Or... Oronte. Non. Gé... Géronte. Oui. Géronte, justement; voilà mon vilain, je l'ai trouvé, c'est ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville, et mon amant m'allait perdre, faute d'argent, si, pour en tirer de son père, il n'avait trouvé de secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je le sais à merveille. Il s'appelle Scapin; c'est un homme incomparable, et il mérite toutes les louanges qu'on peut donner.

GÉRONTE, *à part.*

Ah! coquin que tu es[2]!

ZERBINETTE.

Voici le stratagème dont il s'est servi pour attraper sa

1. GÉNEVOTE : « C'est bien le plus faquin, le plus chiche, le plus avare, le plus sordide, le plus mesquin... Ce chiche penard, ce radoteur..., ce goutteux, ce loup-garou, ce moine bourru... » (*le Pédant*, III, II); 2. GRANGER : « Traître Corbinelli tu m'as vendu! » (*le Pédant*, *ibid.*).

dupe. Ah! ah! ah! ah! Je ne saurais m'en souvenir que je ne rie de tout mon cœur. Ah! ah! ah! Il est allé chercher ce chien d'avare! ah! ah! ah! et lui a dit qu'en se promenant sur le port avec son fils, hi! hi! ils avaient vu une galère turque où on les avait invités d'entrer; qu'un jeune Turc leur y avait donné la collation[1], ah! que, tandis qu'ils mangeaient, on avait mis la galère en mer, et que le Turc l'avait renvoyé lui seul à terre dans un esquif, avec ordre de dire au père de son maître qu'il emmenait son fils en Alger, s'il ne lui envoyait tout à l'heure cinq cents écus. Ah! ah! ah! Voilà mon ladre, mon vilain, dans de furieuses angoisses; et la tendresse qu'il a pour son fils fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cents écus qu'on lui demande sont justement cinq cents coups de poignard qu'on lui donne. Ah! ah! ah! Il ne peut se résoudre à tirer cette somme de ses entrailles, et la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir son fils. Ah! ah! Il veut envoyer la justice en mer après la galère du Turc. Ah! ah! ah! Il sollicite son valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah! ah! ah! il abandonne, pour faire les cinq cents écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah! ah! ah! Le valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ses propositions, et chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un : « Mais que diable allait-il faire à cette galère! Ah! maudite galère! Traître de Turc! » Enfin, après plusieurs détours, après avoir longtemps gémi et soupiré... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous?

GÉRONTE.

Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une malavisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille, et que le valet est un scélérat qui sera par Géronte envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

1. GÉNEVOTE : « ... Son fils lui manda un quart d'heure après qu'il venait d'être pris prisonnier des pirates turcs...; et ce qui n'est pas mal plaisant, c'est que le bon homme aussitôt envoya la rançon. Mais il n'a que faire de craindre pour sa pécune; elle ne courra point de risque sur la mer du Levant » (*le Pédant, ibid.*). L'épisode du repas est imaginé par Molière.

SCÈNE IV. — SYLVESTRE, ZERBINETTE.

SYLVESTRE.

Où est-ce donc que vous vous échappez[1]? Savez-vous bien que vous venez de parler là au père de votre amant?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter et je me suis adressée à lui-même, sans y penser, pour lui conter son histoire.

SYLVESTRE.

Comment, son histoire?

ZERBINETTE.

Oui, j'étais toute remplie du conte, et je brûlais de le redire. Mais qu'importe? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choses pour nous, en puissent être ni pis ni mieux.

SYLVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller; et c'est avoir bien de la langue que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

ZERBINETTE.

N'aurait-il pas appris cela de quelque autre?

SCÈNE V. — ARGANTE, SYLVESTRE.

ARGANTE.

Holà! Sylvestre.

SYLVESTRE[2].

Rentrez dans la maison. Voilà mon maître qui m'appelle.

ARGANTE.

Vous vous êtes donc accordés, coquin; vous vous êtes accordés, Scapin, vous et mon fils, pour me fourber, et vous croyez que je l'endure?

SYLVESTRE.

Ma foi, Monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains, et vous assure que je n'y trempe en aucune façon.

1. Où est-ce que vous vous aventurez? que faites-vous là étourdiment? à quelle fantaisie vous laissez-vous aller ? « s'emporter inconsidérément à dire quelque chose contre la raison » (*Dict. Acad.*, 1694); 2. A Zerbinette (1734).

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire, et je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec[1].

SCÈNE VI. — GÉRONTE, ARGANTE, SYLVESTRE.

GÉRONTE.

Ah! seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrâce.

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GÉRONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cents écus.

ARGANTE.

Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cents pistoles.

GÉRONTE.

Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cents écus, il m'a traité d'une manière que j'ai honte de dire. Mais il me la payera[2].

ARGANTE.

Je veux qu'il me fasse raison de la pièce qu'il m'a jouée.

GÉRONTE.

Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SYLVESTRE.

Plaise au Ciel que dans tout ceci je n'aie point ma part!

GÉRONTE.

Mais ce n'est pas encore tout, seigneur Argante, et un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouissais aujourd'hui de l'espérance d'avoir ma fille, dont je faisais toute ma consolation, et je viens d'apprendre de mon homme qu'elle est partie, il y a longtemps, de

1. « On dit : *passer* etc..., pour dire : la frustrer adroitement de quelque chose » (*Dict. Acad.*, 1694); 2. Même tour dans *l'Etourdi* (v. 1042). On emploie plutôt de nos jours le pronom neutre *le*.

Tarente, et qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, et ne vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous?

GÉRONTE.

J'ai eu mes raisons pour cela, et des intérêts de famille m'ont obligé jusques ici à tenir secret ce second mariage. Mais que vois-je?

SCÈNE VII[1]. — NÉRINE, ARGANTE, GÉRONTE, SYLVESTRE.

GÉRONTE.

Ah! te voilà, nourrice?

NÉRINE, *se jetant à ses genoux.*

Ah! seigneur Pandolphe, que...

GÉRONTE.

Appelle-moi Géronte, et ne te sers plus de ce nom. Les raisons ont cessé, qui m'avaient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NÉRINE.

Las! que ce changement de nom nous a causé de troubles et d'inquiétudes dans les soins que nous avons pris de vous venir chercher ici!

GÉRONTE.

Où est ma fille et sa mère?

NÉRINE.

Votre fille, Monsieur, n'est pas loin d'ici. Mais, avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

GÉRONTE.

Ma fille mariée!

NÉRINE.

Oui, monsieur.

1. Cette scène est empruntée en partie du dénouement du *Phormio* (V, I, 734-764), mais Molière a précipité plus vite la fin de la comédie.

GÉRONTE.

Et avec qui?

NÉRINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain seigneur Argante[1].

GÉRONTE.

O ciel!

ARGANTE.

Quelle rencontre!

GÉRONTE.

Mène-nous, mène-nous promptement où elle est.

NÉRINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GÉRONTE.

Passe devant. Suivez-moi, suivez-moi, seigneur Argante

SYLVESTRE.

Voilà une aventure qui est tout à fait surprenante!

SCÈNE VIII. — SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN.

Hé bien! Sylvestre, que font nos gens?

SYLVESTRE.

J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hyacinte s'est trouvée la fille du seigneur Géronte; et le hasard a fait ce que la prudence des pères avait délibéré[2]. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables, et surtout le seigneur Géronte.

SCAPIN.

Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal, et ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.

SYLVESTRE.

Prends garde à toi; les fils se pourraient bien raccommoder avec les pères, et toi demeurer dans la nasse.

1. CHRÉMÈS : « En arrivant ici, j'ai trouvé ma fille mariée à qui je voulais et comme je voulais. Ce qu'à grand'peine, à nous deux, nous tâchions de réaliser, sans notre aide, Antiphon, à grand'peine y est parvenu tout seul » (*Phormio*, 758-761); 2. Employé activement : décidé, résolu.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, je trouverai moyen d'apaiser leur courroux, et...

SYLVESTRE.

Retire-toi, les voilà qui sortent.

SCÈNE IX. — GÉRONTE, ARGANTE, SYLVESTRE, NÉRINE, HYACINTE.

GÉRONTE.

Allons, ma fille, venez chez moi. Ma joie aurait été parfaite si j'y avais pu voir votre mère avec vous.

ARGANTE.

Voici Octave tout à propos.

SCÈNE X. — OCTAVE, ARGANTE, GÉRONTE, HYACINTE, NÉRINE, ZERBINETTE, SYLVESTRE.

ARGANTE.

Venez, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuse aventure de votre mariage. Le ciel...

OCTAVE, *sans voir Hyacinte.*

Non, mon père, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, et l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Oui; mais tu ne sais pas...

OCTAVE.

Je sais tout ce qu'il faut savoir.

ARGANTE.

Je veux te dire que la fille du seigneur Géronte...

OCTAVE.

La fille du seigneur Géronte ne me sera jamais de rien.

GÉRONTE.

C'est elle...

OCTAVE[1].

Non, Monsieur, je vous demande pardon, mes résolutions sont prises.

SYLVESTRE[2].

Écoutez...

OCTAVE.

Non, tais-toi, je n'écoute rien.

ARGANTE[3].

Ta femme...

OCTAVE.

Non, vous dis-je, mon père, je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hyacinte. (*Traversant le théâtre pour aller à elle.*) Oui, vous avez beau faire, la voilà celle à qui ma foi est engagée; je l'aimerai toute ma vie, et je ne veux point d'autre femme...

ARGANTE.

Hé bien! c'est elle qu'on te donne[4]. Quel diable d'étourdi, qui suit toujours sa pointe!

HYACINTE[5].

Oui, Octave, voilà mon père que j'ai trouvé, et nous nous voyons hors de peine.

GÉRONTE.

Allons chez moi, nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HYACINTE[6].

Ah! mon père, je vous demande par grâce que je ne sois pas séparée de l'aimable personne que vous voyez : elle a un mérite qui vous fera concevoir de l'estime pour elle quand il sera connu de vous.

GÉRONTE.

Tu veux que je tienne chez moi une personne qui est aimée de ton frère et qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même!

1. A Géronte (1734); 2. A Octave (1734); 3. A Octave (1734); 4. Procédé de comique déjà plusieurs fois utilisé; 5. Montrant Géronte (1734); 6. Montrant Zerbinette (1734).

ZERBINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurais pas parlé de la sorte, si j'avais su que c'était vous, et je ne vous connaissais que de réputation.

GÉRONTE.

Comment! que de réputation?

HYACINTE.

Mon père, la passion que mon frère a pour elle n'a rien de criminel, et je réponds de sa vertu.

GÉRONTE.

Voilà qui est fort bien. Ne voudrait-on point que je mariasse mon fils avec elle! Une fille qui, inconnue, fait le métier de coureuse[1]!

SCÈNE XI. — LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, ARGANTE, GÉRONTE, SYLVESTRE, NÉRINE.

LÉANDRE.

Mon père, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue sans naissance et sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville et d'honnête famille; que ce sont eux qui l'ont dérobée à l'âge de quatre ans; et voici un bracelet[2] qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parents.

ARGANTE.

Hélas! à voir ce bracelet, c'est ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GÉRONTE.

Votre fille?

ARGANTE.

Oui, ce l'est, et j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré.

HYACINTE.

O Ciel! que d'aventures extraordinaires!

1. Vagabonde; 2. Ce procédé de reconnaissance vient de la comédie antique et ne sera négligé plus tard ni dans la tragédie classique (Voltaire, *Zaïre*) ni dans le roman romantique (V. Hugo, *Notre-Dame de Paris*). On peut tout de même faire grief à Molière d'aller un peu vite. Molière n'a pas imité Térence pour ce second épisode.

SCÈNE XII. — CARLE, LÉANDRE, OCTAVE, GÉRONTE, ARGANTE, HYACINTE, ZERBINETTE, SYLVESTRE, NÉRINE.

CARLE.

Ah! Messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GÉRONTE.

Quoi?

CARLE.

Le pauvre Scapin...

GÉRONTE.

C'est un coquin que je veux faire pendre.

CARLE.

Hélas! Monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de tailleur de pierre qui lui a brisé l'os et découvert toute la cervelle[1]. Il se meurt, et il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où est-il?

CARLE.

Le voilà.

SCÈNE XIII. — SCAPIN, CARLE, GÉRONTE, ARGANTE, ETC.

SCAPIN, *apporté par deux hommes, et la tête entourée de linges, comme s'il avait été bien blessé.*

Ahi! ahi! Messieurs, vous me voyez... Ahi! vous me voyez dans un étrange état. Ahi! Je n'ai pas voulu mourir sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ahi! oui, Messieurs, avant que de rendre le dernier soupir, je vous conjure de tout mon cœur de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, et principalement le seigneur Argante et le seigneur Géronte. Ahi!

1. Cyrano de Bergerac est mort ainsi, en 1655.

ARGANTE.

Pour moi, je te pardonne; va, meurs en repos...

SCAPIN, *à Géronte.*

C'est vous, Monsieur, que j'ai le plus offensé par les coups de bâton que...

GÉRONTE[1].

Ne parle pas davantage, je te pardonne aussi.

SCAPIN.

Ça été une témérité bien grande à moi que les coups de bâton que je...

GÉRONTE.

Laissons cela.

SCAPIN.

J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...

GÉRONTE.

Mon Dieu, tais-toi.

SCAPIN.

Les malheureux coups de bâton que je vous...

GÉRONTE.

Tais-toi, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN.

Hélas! quelle bonté! Mais est-ce de bon cœur, Monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que...

GÉRONTE.

Eh! oui. Ne parlons plus de rien; je te pardonne tout : voilà qui est fait.

SCAPIN.

Ah! Monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole.

GÉRONTE.

Oui; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

1. Malgré le pardon immédiat de Géronte qui veut éviter d'être à nouveau ridiculisé, et qui réitère plaisamment son pardon, Scapin insiste sur l'histoire des coups de bâton. Comique de répétition et d'insistance dans la cruauté. Sganarelle se venge aussi (*le Médecin malgré lui*, II, II) des coups qu'il a reçus, mais avec moins de dureté. Géronte d'ailleurs manifeste aussi de la rancune.

SCAPIN.

Comment, Monsieur?

GÉRONTE.

Je me dédis de ma parole si tu réchappes.

SCAPIN.

Ahi! ahi! Voilà mes faiblesses qui me reprennent.

ARGANTE.

Seigneur Géronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner sans condition.

GÉRONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons souper ensemble pour mieux goûter notre plaisir.

SCAPIN[1].

Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

1. « Au théâtre, suivant une tradition qui remonte probablement à Molière, Scapin, pour dire ces derniers mots, se redresse « avant de se faire triomphalement emporter » (Despois et Mesnard).